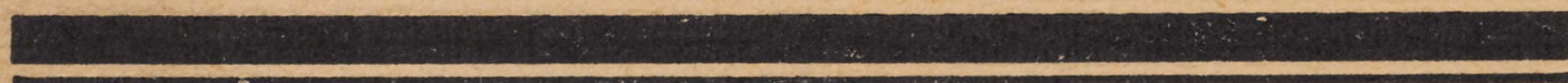


ACTION



4

ACTION

CAHIERS DE PHILOSOPHIE ET D'ART

DIRECTEUR

FLORENT FELS

□□

SOMMAIRE

<i>Poèmes en prose</i>	MAX JACOB	<i>Les Arts</i> : Pablo Picasso ..	J.-E. BLANCHE
<i>Poèmes</i>	VLAMINCK	» Lautrec	TH. DURET
—	BENJAMIN PÉRET	» Lipchitz	BISSIÈRE
<i>Voyage en Autobus</i>	M. SAUVAGE	» Chronique	G. DUTHUIT
<i>Mobilités</i>	ANDRÉ MALRAUX	<i>Commentaires des temps</i>	
<i>Système 7</i>	ROCH GREY	<i>présents</i>	H.-L. FOLLIN
<i>Souvenirs sur Guillaume</i>		<i>Lettres allemandes, La</i>	
<i>Apollinaire</i>	A. GERMAIN	<i>jeune Poésie</i>	POL MICHELS
<i>Nous sommes toutes là</i> ..	HENRI HERTZ	<i>Lettres italiennes</i>	TOKINE
<i>Propos Amorphes</i>	JACQUES RIGAUT	<i>Curiosités littéraires</i>	LE SUBURBANISME

Bois de GALANIS et MORIN JEAN

Reproductions d'œuvres de : DERAIN, FOURNIER, KISLING, LAUTREC, LIPCHITZ, ROBERT MORTIER, SOLA, ZADKINE

L'édition de luxe du présent numéro comporte un bois original de VLAMINCK

L'édition de Luxe comprend 50 exemplaires enrichis d'un bois gravé, eau forte, ou pochoir, originaux justifiés. Le prix en est fixé à 60 fr. par an.

LE NUMÉRO..	FRANCE :	3 FR.	—	ETRANGER :	5 FR.
UN AN.....	»	35	»	»	50

Les difficultés d'impression, s'opposent momentanément à notre parution régulière, nos abonnés sont assurés de recevoir douze numéros, correspondant à leur abonnement d'un an.

Adresser les abonnements, la correspondance, les mandats et les manuscrits à
FLORENT FELS
 18, Rue Feydeau, Paris

□□

Les commandes des libraires et les demandes de dépôts pour les cahiers doivent être adressées :
 Dépositaire Général : Jacques POVOLOZKY & C^{ie}, 13, Rue Bonaparte, Paris (VI^e)



Poèmes en Prose

MA VIE EN TROIS LIGNES

J'ai rêvé que j'étais dans l'eau bouillante d'une marmite fermée par un cadenas. J'entendais vaguement qu'on se battait en riant. D'abord quelqu'un ouvrit la marmite : « Par lequel veux-tu être mangé ? » On ouvrit une autre fois la marmite : « Tu veux que ce soit l'autre qui te mange, alors tu n'es donc pas mon ami ? » L'eau continuait à bouillir et comme disent les cuisinières, j'étais réduit, réduit, réduit, recuit et je finis par n'être presque plus. On ne trouva plus rien à manger de moi. Ce qui restait disait : « Adieu » !

POUR FAIRE UN DÉLICIEUX POÈME EN PROSE

Le cirque, au moment où chacun des protagonistes vient collaborer au tumulte de la pantomime finale. Par ses exercices habituels, mais dans le même costume que les protagonistes. La jeune fille nous adressait un sourire timide et désespéré au sujet d'une robe compliquée en papier d'abat-jour. Nous lui fîmes signe. Qu'elle était délicieuse. J'enviai Cocteau qui pouvait amener le monde à la mode tous les soirs à ces pauvres gens et faire ainsi leur recette lui-même. Ne perdez pas de vue la blonde ingénue derrière le profil sombre d'une loge sombre. Il y avait quelque part de la lune. Pourvu que le papier d'abat-jour ne prenne pas feu, ni mon cœur !

UN PEU D'HISTOIRE

Pendant sa captivité avec le duc de Sforza son amant, elle avait fait beaucoup d'exercices de force, de sorte que plus tard, quand son mari fut ruiné, celui-ci fut très surpris de voir que les haltères dans les music-halls qui le faisaient suer du sang n'étaient qu'un jeu pour

elle. De même dans le métro c'est tout naturellement qu'elle retrouvait quotidiennement la poche du waterproof qui contient à demeure la clef, le papier à cigarettes et ce qui est d'un usage courant. La lumière blanche et légèrement violacée des music-halls ne lui semblait pas pouvoir être reproduite par la peinture. « Essayons, dit pourtant la courageuse aventurière qui hormis le poison, s'était servi de toutes les armes dans le struggle for life. C'est ainsi que...



Marie! tant de couverts et je n'ai que ma mère à dîner.
— Et les anges?



Un verger dans une chambre, est-ce possible? les vignes poussent en crosses sur les lambris. Oh! les belles grappes! Les poires sont à terre. Mais qu'y a-t-il de surprenant à ce que tout cela ne soit pas mûr? Le soleil n'entre que par les fenêtres. Enfin? voici sur le tapis de milieu une poire à peu près mangeable. Il faut tâter à la queue...

LA STATUE DU COMMANDEUR

M. Drieu La Rochelle m'accuse d'écrire de petites fables et en effet, je suis un homme à fables; il est un homme affable. Pourquoi pas? fable ou roman? l'une contient une idée, l'autre pas toujours? L'une est courte et l'autre long. Dans l'une l'auteur a des modèles et le lecteur! Sur l'autre on ne s'est jamais bien entendu. Que ceci soit ou fable ou roman ou poème, la statue d'Edouard VII sur le boulevard à Cannes a remué le bras. C'est un miracle qu'on n'avait jamais vu qu'aux statues de Saints. Edouard VII a remué le bras. La fable (puisque fable il y a) dit que c'est l'indignation d'avoir vu deux petites filles de six ans contempler par une fenêtre le torse nu d'un beau vieillard. Je vous laisse le soin, Drieu, de comprendre la fable à votre guise. La fable ajoute qu'à un banquet offert à sa mémoire, Edouard VII en pierre et en personne est venu s'asseoir, et comme on se disputait l'honneur des additions, Edouard VII a secoué par un « non » « Les pe...tites... ah! ça... c'est trop!..... », a-t-il essayé d'articuler, misanthropique il a payé le cigare, deux litres, paresseux et méprisant la tête de bronze et l'âme de bronze désolée de la perversité du siècle a quitté la chaise, la salle, mais non la ville, hélas!



On pourrait commencer par la description des deux vieux gentlemen célibataires: le marbre de la cheminée et le Javo sous la

pendule ? Non ! Je crois qu'il vaut mieux jeter les situations à la tête du lecteur dans un dialogue très vif.

« Croyez-vous que Robert conserve quelques bons sentiments à l'égard de ses oncles ? »

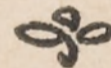
Ou bien : « Minuit ! et Robert n'est pas encore rentré. » Cependant Robert s'étonnait que les totaux des notes des déjeuners au restaurant et hôtel, fussent si considérables : seize mille huit cent quatre-vingts deux francs. Il essaie de vérifier les comptes pour les rectifier, il couvre de chiffres des papiers : il s'y perd ; il est l'heure. Il songe qu'il y a des rues, un valet de chambre, et qu'on le mènera dans une maison. Ses frères arrivent il fallait qu'on l'aidât. Alors il explique que dans les chiffres se trouvent aussi ceux du prix d'une auto qu'il a achetée, vendue puis rachetée au patron de la maison. Cette auto accompagnée de plusieurs autres forment un défilé dans sa mémoire comme le dos des cartes d'un jeu. Les frères font l'addition, remettent le crayon sous le marbre de la table et s'en vont sans rien payer. Il est probable que ces gentlemen célibataires ont la goutte.



Le Polonais qui était assis devant l'hôtel sur un banc vert à Zurich me dit : « Je l'ai connu dans son enfance il s'appelle... oui, tout le monde me le répète, il s'appelle non pas Clovishure, mais Rittererinnerungskinderei — ce qui veut dire à peu près chevalier des souvenirs d'enfance. L'avocat de la partie adverse lui dit : « Je vous salue, Marie pleine de grâce, le Seigneur est avec vous » d'un ton ironique. Alors il se leva : « Combien de fois ne l'ai-je pas dit... c'est justement ce que je disais : « Je vous salue Marie pleine de grâce. »



Tu es sur le chemin de la Béatification, disait l'ange à un moine. Et le Frère Georges ? dit le moine. — Il est sur le chemin de la Sainteté. — Oh ! celui-là ! il est toujours le premier en tout ! — Ah ! Ah ! c'est là que je t'attendais.



Lorsque j'étais au régiment de Préparparensky, commença le lieutenant idiot, j'avais fait la connaissance de S. et de P. P... était un homme dissolu et sans aucun sens moral. Il ne comprenait pas ce qu'il y a d'horrible dans le vol. S avait un collier de perles et comme il avait fait un jour la folie de le mettre à son chien, P... lui demanda de le lui vendre sans doute pour en faire autant au sien, mais on s'aperçut alors qu'il manquait quelques grains au collier. Nul doute

pour moi, P... avait enlevé les grains du collier pour le déprécier et l'avoir à meilleur compte. Ce collier venait du père de S... et S... ne voulait pas le vendre. C'était un collier monté tout droit de l'espèce dite « collier de chien » et c'était pour se conformer à cela que S... qui était aussi un idiot faisait porter le collier par son chien. Un jour le collier disparut. Nous soupçonnâmes P.. de l'avoir pris, mais c'était un ami et dans ce cas là on a toujours peur de se tromper. Enfin une nuit que j'avais couché chez P... bien que je le tinsse pour un voleur car voilà bien les compromissions de la vie, P... rentra d'un bal costumé avec le collier de chien sur son propre cou. Je ne dormais pas, je vis où il le plaçait et après son sommeil, j'allais le prendre et le rendre à son propriétaire, je retrouvai aussi les grains. Connait-on que P... me traite de voleur ? Cela faillit même aller très loin puisque à ma table de noces, le jour de mon mariage, il eut l'audace dans sa folie d'homme ivre de dire que j'avais un casier judiciaire. Je me bornai à prier des amis de le faire sortir. puis j'exigeai des excuses. Tout de même il a compris ce que c'est que de voler.

Peu de temps après cette sotte histoire, je quittai le régiment de Preparparensky et le gouvernement de Missmolen où notre mauvaise conduite nous avait mérité le mépris général. J'avais obtenu par la famille de ma femme une place excellente à Pétersbourg.

JAMAIS PLUS !

Tu as vécu en face de l'Eglise, dans des salles bien cirées où de chers vieillards t'enseignent la vertu sans lunettes et par l'exemple. Tu as vécu sous l'arc de triomphe avec des échelles et des jeunes gens blonds.

Tu as vécu dans les hôtels meublés où les plantes des jardins sont artificielles et où tout sent le moisi même les conversations nocturnes.

Tu as bu des nuits entières dans d'autres hôtels, avec des compagnies et des divans.

Et tu n'as pas songé que ton Père Céleste te regardait, que tes frères célestes qui sont les anges te regardaient.

Maintenant tu crois que la vie terrestre continue parce qu'un démon qui ressemble au poète Fritz Vanderpyl t'invite, t'a invité : il ouvre une soupente pour toi en ricanant et là, tu es dans une nuit sans lucarne et sans espoir. Serait-ce... ? Horreur ! quoi mon Dieu, mes larmes ne vous toucheront-elles pas ?

Il est trop tard ! ma tête heurtera le toit et le mur et cela sera la nuit toujours. La terre, la chère terre, le soleil, le cher soleil, jamais plus !

MAX JACOB.

Poèmes

I

Quand Jean Pierre Marie
Fils de Marie Jean Jules Pierre
Vint au monde
Il comprit qu'en somme,
C'était une mauvaise affaire
On l'avait invité
Sans lui mettre son couvert
Sa mère était pauvre,
Son père était décédé
Sans rien lui laisser.
Le seul morceau de terre
Qu'on ne pouvait lui refuser
C'était sa place au cimetière
Pour s'en retourner
D'où il était venu.
Comme il faisait part
De cette injustice
A une homme comme lui
Celui-ci le regarda sans paraître étonné
Et lui dit :
Pour avoir quelque chose à soi
Faut rien demander !
Fais comme tout le monde
Emploie le système D !

II

Jean Jules Marie Pierre
Allait en permission
Coucher avec sa femme
Et voir sa maison.
Depuis l'année dernière
Qu'il était à Verdun
Il en avait vu tomber quelques-uns.
Quand il ouvrit la porte de chez lui,
Sa femme tenait d'une main
Un lapin,

Qu'elle allait assommer
Pour le déjeuner du matin.
Mais se ravisant,
Elle dit à Jean Marie :
— C'est un mâle !
On lui fera faire des petits
Et on le tuera samedi !

III

Héros de la grande guerre
Jean-Jules-Marie-Pierre,
Démobilisé, se trouva sur le pavé
De Paris
Quelques mois après
Sans un radis.
Amputé, décoré, armé d'une béquille
Navré, dégoûté et pas tranquille.
Jean Jules Marie Pierre
Revenait de la guerre.
Son pantalon flottait
Autour d'un manche à balai.
Comme il avait faim,
L'odeur de cuisine et de ragoût
Lui creusait l'estomac et l'intestin.
Il n'avait pas un sou.
Prêt à tout plutôt qu'à crever,
Brave, décidé,
Il dit : j'ai de quoi payer !
Entra dans un bistro
Où mangeaient des cochers
Et dégusta du gigot.
En appelant le patron
Il cria : l'addition !
Fier,
Sur le zinc,
Il posa sa croix de guerre,
En pensant : ça vaut beaucoup !
Le patron le regarda de travers
— Cette monnaie là, dit-il,
Ne vaut plus rien du tout,

La guerre est finie !
Ça passe pour cette fois-ci
Mais ne reviens pas ici !
Et il ajouta d'un air bonasse :
— Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse !

IV

Jean Jules Pierre Marie
S'en retourna au pays,
Avec une jambe en moins.
Il ne pouvait plus courir
Comme un lapin,
Sautait comme un insecte
Ou restait sans bouger.
Cet état d'inaction
Ne pouvait plus durer.
Il dit : A la grâce de Dieu !
Et alla trouver son ami
Le Rebouteux
Qui savait guérir
Les bêtes et les hommes.
Le vieux hochant la tête
Dit : Ta jambe repoussera...
Mais rappelle-toi...
Que ça ne repousse qu'une fois !
Jean Jules Marie Pierre
En faisant sa prière,
Vit sa jambe revenir
Comme avant la guerre
Grâce à Dieu !
Et au rebouteux !
Il avait sa jambe
Et ses yeux.
La paix était signée
Mais, sur le journal,
Ca allait encore mal.
Oh ! dit Marie Jules Jean Pierre,
— j'm'en fous !
S'il y a encore la guerre,
Cette fois-ci, je resterai chez nous !

REVIENS

Les hommes partirent,
les femmes pleurèrent,
mirent les chaussettes
dans la musette,
le pain
le saucisson
et le kilo de vin,
mais ne dirent rien.

Elles écrivirent
n'attrape pas froid,
ça durera trois mois...
L'infirmière attendait le blessé
comme le boucher...
et pas une ne criait :
Assez !

Le poilu était le parent pauvre
l'oncle de province
un an après
le vieux grand père,
à la campagne.
Elles envoyaient le chocolat
ou encore du tabac
pas une disait
Assez !

Reviens !
Les uns avaient assassiné Jaurès,
Les autres n'avaient plus faim de curé.
On mangeait du boche
dans le communiqué.
Jane, Alice et Marie
flirtaient
Avec l'Anglais,
les Américains,
pas une ne disait
Reviens !

Prisonnier,
Amputé,
mort !
ou peut-être
encore disparu !

Patient le poilu est revenu,
Mais les femmes
ne l'attendaient plus !

MARIE

Elle était coquette et pas belle
Elle s'appelait Marie
Comme la Vierge et les bonnes.
Les bonnes s'appellent Marie
La Vierge aussi.
Elle était coquette et pas belle.
Son père était tourneur
Il était mort à la peine
Avant la journée de huit heures.
Sa mère faisait les ménages
Marie ne pensait qu'à l'amour
Toujours.
Ça devait finir très mal pour elle
Elle était coquette et pas belle.
Un matin je l'ai rencontrée
Elle avait beaucoup de chagrin,
Elle était enceinte d'un Américain
Qui reprenait le train.

ERSATZ

On peut même remplacer le beurre.
La cuisine est faite aux pièces,
comme dans les usines
on cuit les côtelettes
en séries,
à l'heure,
à la margarine.
Le bouillon cube est meilleur,
on a des faux-cols
du doublé
des fausses perles,
on met toute son intelligence
à faire quelque chose
qui ressemble au vrai !
Ca a du chic.

c'est pas pratique,
on porte bien la toilette
A Paris on se nourrit de gloire
Si tu ne le crois pas, vas y voir.
On a même eu la victoire
et on fabrique des petits français
avec des Belges et des Anglais!
On veut avoir l'air, d'avoir l'air!
Nous avons gagné la guerre!
Nous sommes le premier peuple de la Terre!

VLAMINCK.

IMPORTÉ DU JAPON

Un papou qui fumait de l'opium chantait
Grogne sur le parquet un chrysanthème blanc
S'étirent des viandes saignantes
Dans une coupe bleu de roi
Dans la coupe bleu de roi le chrysanthème blanc
D'un coup sec on déchire une soie
Des taches rouges et de l'eau sur le parquet
Demain matin le chiffonnier
Avec les viandes à son chapeau
Causera de Nagasaki
Pleurera toute une soirée
Des gâteaux qu'il n'aura pas
Le chrysanthème blanc
Qui a sali les viandes de Nagasaki
Le vent perdit la fin de la chanson
Le papou était un chimpanzé.

BENJAMIN PÉRET.



ÉTIENNE MARCEL

Un cheval émergea de la page blanche
comme d'une pente
Messire Jehan de Beaumont dessus,
avec sa lance courte et son écu.

(un taxi loin comme un frelon)

... Il sauta ma plume d'or en travers de sa route...
Une galère à l'horizon frémissait
Mille tentes sur ma table
et la rumeur du camp.

Les hommes d'armes dans la nuit d'hiver
se chauffaient autour de ma pipe en terre

Un monoplan dans un fétu de lune
aperçut les gens et le feu
Il tourna longtemps comme une étoile
puis descendit en ronds
se posa sur le tome II des chroniques de Joinville

Ordre fut donné de démonter les tentes

Ils s'éteignirent quatre par quatre.

Messire de Beaumont
prit place

 sous l'aile droite.

le phalène s'en fut minuscule

... 3 heures du matin —

LA NUIT

à E. Dujardin

Ecoute les lignes écoute

Je commence à comprendre
tu vois

j'apprends le monde avec mes deux mains

Elles n'ont plus peur de ma figure
mes mains

mais délivrez-moi des fusées rouges
de toutes ces mouches, toutes ces mouches...

— Tu ne dis rien ?
Qui ? du bruit — des pas —

Ne me regarde pas

Viens
Comme ça !
tes cheveux, ton front
ne pleure pas
parle

(Tous les mots sont couleur de pitié)

Demande-moi pardon
et puis va-t-en
va
la guerre est finie...

N'est-ce pas que la guerre est finie ?

MARCEL SAUVAGE

MOBILITÉS

Un très grand bassin plein de mercure ; autour, la forêt, comme une herse.

Chaque arbre est une hampe terminée par une seule feuille en fer de lance, couverte d'une gomme ambrée presque lumineuse. La feuille d'un arbre se casse et tombe ; tous les cristaux qui formaient les gommes descendent, comme de petits animaux, le long des arbres, et se réunissent sur le bassin en formant une énorme Main : de chacun de ses doigts, sort une nouvelle main, et, indéfiniment, chaque main se ramifie...

Le sol est filamenté d'ambre : le réseau s'étend encore, et la Main, sur le bassin, diminue... elle n'est plus qu'un point... plus rien.

Tout le réseau flambe d'un seul coup — Cendre nacrée.

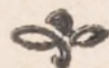
Voici, prenant garde à se heurter contre les arbres noircis, de grands poissons de porcelaine.

Le soleil est tombé dans la mer, qui, immédiatement, est devenue un lac d'écaïlle. Il en est sortie une toupie blanche si grande qu'on ne peut la voir tout entière, qui gire.

Une des taches fauves de l'écaïlle saute, puis, flamme, monte redescend et remonte le long de la toupie, traçant trois lignes noires.

La toupie s'arrête : une des trois tranches de son écorce tombe. Par cette ouverture, la toupie avale la mer, grossit encore, et, s'abattant d'une seule pièce, happe la terre. Comme une bouche, l'ouverture se referme.

La toupie recommence à tourner.



Reflets de soie.

Sectionnant la végétation ouatée semblable à une fourrure de chat noir, brillent les raies de deux routes fixées, à leur carrefour, par un énorme champignon d'acier.

Son chapeau, tout-à-coup, déhisce, et, un à un, six anneaux lumineux en sortent et montent dans la translucidité blonde, puis, lorsqu'ils sont à la même hauteur, tournent, lentement, en rond.

Comme un œil lointain, une sorte de lune elliptique, cernée de vert, se pose sur l'horizon.



Mica, la poussière étincelle.

Une jante s'est-elle pulvérisée ? D'énormes aiguilles de cristal disposées en rayons glissent, seules, à plat, argonantes mortes,

Le jet-d'eau — caoutchouc transparent, monte, rouge, en claquant puis baisse. La roue passe sur lui. Comme s'il explosait, il la lance très haut — et elle y demeure.

Fatiguée, elle replie ses rayons en cône, puis en faisceau, qui s'allonge et se conglomère. C'est maintenant, là-haut, une sorte de colonne prismatique qui s'infléchit en croissant horizontal et dont les bouts s'effilent.

Une boule aérienne passe, endormie, les pattes repliées, et se crève à l'une des pointes du croissant.

Alors — pour l'éclairer ? — une petite flamme très blanche sort de chacune de ses extrémités et s'y suspend.

ANDRÉ MALRAUX.



SYSTÈME

7

Il était convenu que le 17 Décembre de l'an 1919, devait se produire une conjonction, un heurt de planètes d'habitude lointaines, suivi d'un coup sur le soleil, et bien qu'on ne l'avouait point, de l'anéantissement possible de la terre.

Aucun trou ne pourrait plus cacher l'homme fuyant la mort.

Les journalistes parisiens secoués d'un rire glacial, se moquaient de ces prédictions, touchant de si près la métaphysique de l'harmonie universelle. Moi, je crus voir la confirmation de cet état surnaturel dans le cours général de la vie terrestre : l'insensé des catastrophes de chemins de fer, leur fréquence, et aussi la manière dont le peuple, hébété et passif, réagissait à cette extrême humiliation, prouvait une déchéance d'énergie pareille à celle d'un vieillard demi-mort.

En attendant, plusieurs ouragans s'acharnaient à se bousculer au-dessus de Paris. Ce mélange enleva en partie à leur force : aucune maison ne chavira, aucun toit ne s'écroula, mais des nouvelles venues par cablo-grammes annonçaient d'effroyables catastrophes sur mer. Beaucoup de navires sombrèrent, d'autres disparurent sans avoir le temps d'annoncer l'approche de leur fin, et comme aucun passager ne pût revenir, on ne sut rien sur le genre de supplice qu'ils endurèrent.

Je crus que cette tempête ayant la source dans une anomalie tellement extravagante comme les pérégrinations des planètes et leurs querelles, les mers auraient dû subir des perturbations jamais observées; comme des blancs d'œufs battus en neige, leurs lames fouettées par l'ouragan, durcies dans une violence d'un seul coup acquise, entraînaient les navires sur leurs sommets en les précipitant au fond des abîmes.

Chose étonnante, et qui suffoquerait l'imagination des plus rebelles, c'est que beaucoup de ces hommes qui ont ainsi péri, s'habillaient à la dernière mode, portaient le monocle, et, connaissant toutes les jouissance du monde moderne, leurs images ne se prêtaient que difficilement aux étrangetés qui semblent si naturelles quand on se figure l'arche de Noé ou la femme de Loth.

Loin de ces mers hissées en montagnes, Paris ne s'apercevait point, qu'une recrudescence du lugubre sortait de dessous les nuages; la pluie torrentielle masquait tout, mais une nuance dans leur tonalité générale, semblait contredire la marche habituelle des rayons solaires.

Le jour du 17 Décembre, le ciel ouvrit toutes ses digues : des chutes d'eau se ruèrent sur la ville : je crus au commencement du déluge.

Perché au sommet du Montparnasse et de ma maison, avant de me constituer observateur effrayé de la catastrophe promise, je cherchai à rassembler toutes mes expériences, tous mes pouvoirs en une seule gerbe de pieux raisonnements qui m'aideraient à consolider les derniers moments de ma présence terrestre.

Une arrière pensée, trop orgueilleuse pour ne pas devenir timide comme une prière, me donna quelque solennité au cœur : m'étant adressé tellement de fois à cette prépondérance qui m'éblouissait, scintillant toute puissante avec les étoiles des cieux, je crus être un peu connu, il me semblait possible, que pris comme une étape de volonté créatrice, je pourrais être employé à recréer des débris de la terre, quelques nouveaux divertissements pour le développement général de ces choses jamais figées.

Tout ce que j'ai su, appris et combiné, sur l'élasticité des corps ronds, me revenait comme autant de visions. Le minimum de surface qu'ils touchent réciproquement au moment du choc : c'est presque un point. Si la terre le reçoit du côté mer, quelle éclaboussure ! l'immédiat changement de l'état surface-flamme, ainsi que celui de la pression atmosphérique. L'impossibilité de casse : aucune des planètes n'ayant d'appui ferme...

Pourquoi ne pas crier hosanna et attendre avec joie le spectacle insur-nommable dans sa grandeur !

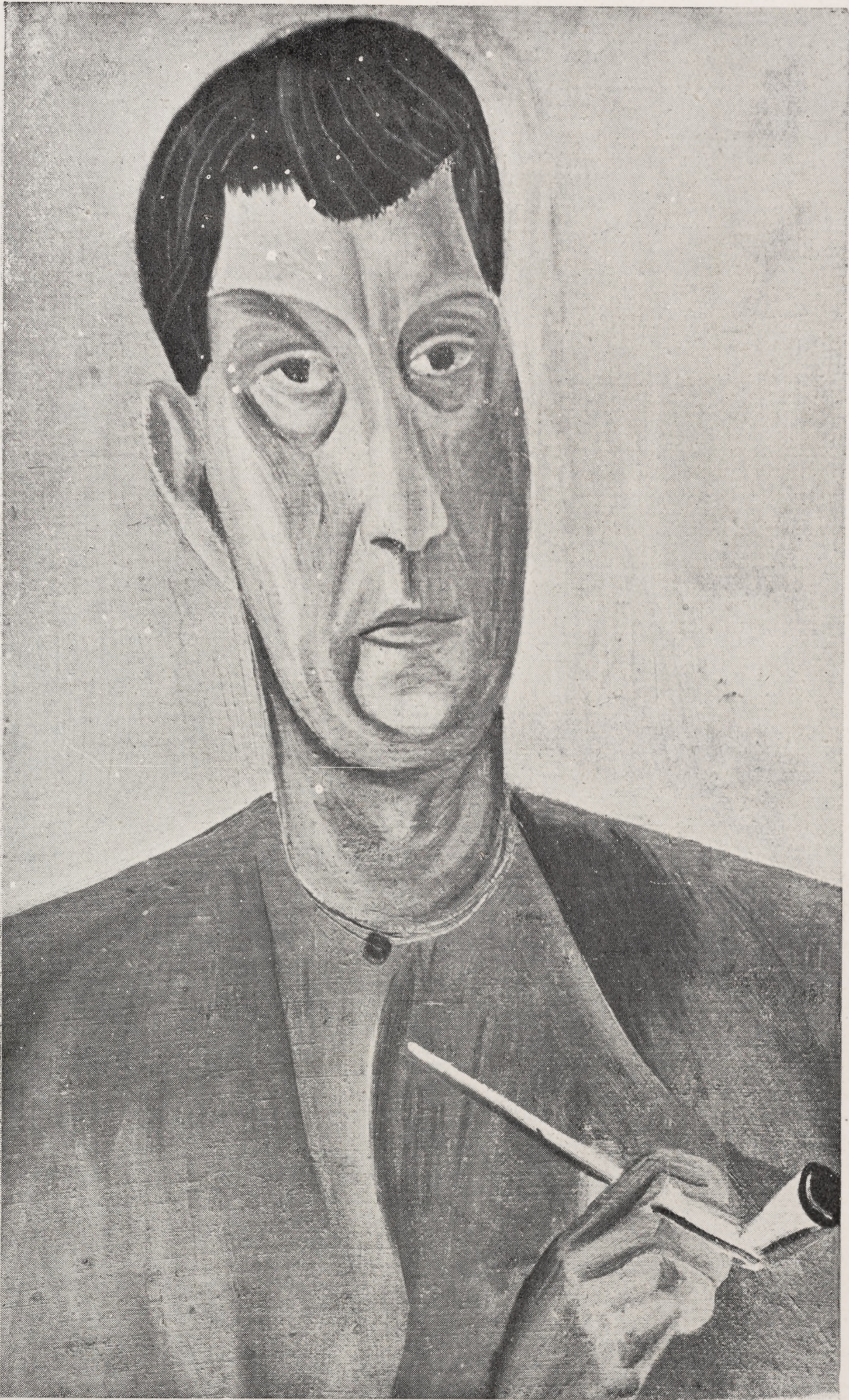
... toutes les portes s'ouvrirent soudain sous la pression du vent rayé par le déluge : en se précipitant en masse, la tempête pouvait faire sauter les murs. On courrait, il y avait comme une lutte et des coups pareils aux éclats des armes à feu. Pourvu que la maison soit assez solide pour opposer quelque élasticité même pendant un instant, à une brusque insistance d'en haut, juste assez pour que la matière transcendante de celui qui regardera, puisse transmettre dans l'Univers l'état-impression de tout ce qui arrivera.

Le vent qui secouait cette nuit Paris, devait porter un nom composé comme une mixture faite de bourrasque et de cyclone. A chaque instant toute la masse compacte de nuages s'effaçait en montrant un ciel énorme bondé d'étoiles : chaque fois elles semblaient changer de place. Ainsi qu'un rideau violemment tiré, les nuages revenaient avec une inconcevable rapidité en recouvrant tout de noir.

Un nouveau principe sembla s'établir dans la circulation de mon sang car ces brusques changements d'aspects atmosphériques y faisaient comme des nœuds d'arrêts, des vides où pouvaient se fixer n'importe quel élément.

Cette nuit consommée, je crus comprendre qu'une nuance, quelque chose de principal et de moins perceptible échappa à l'astronome.

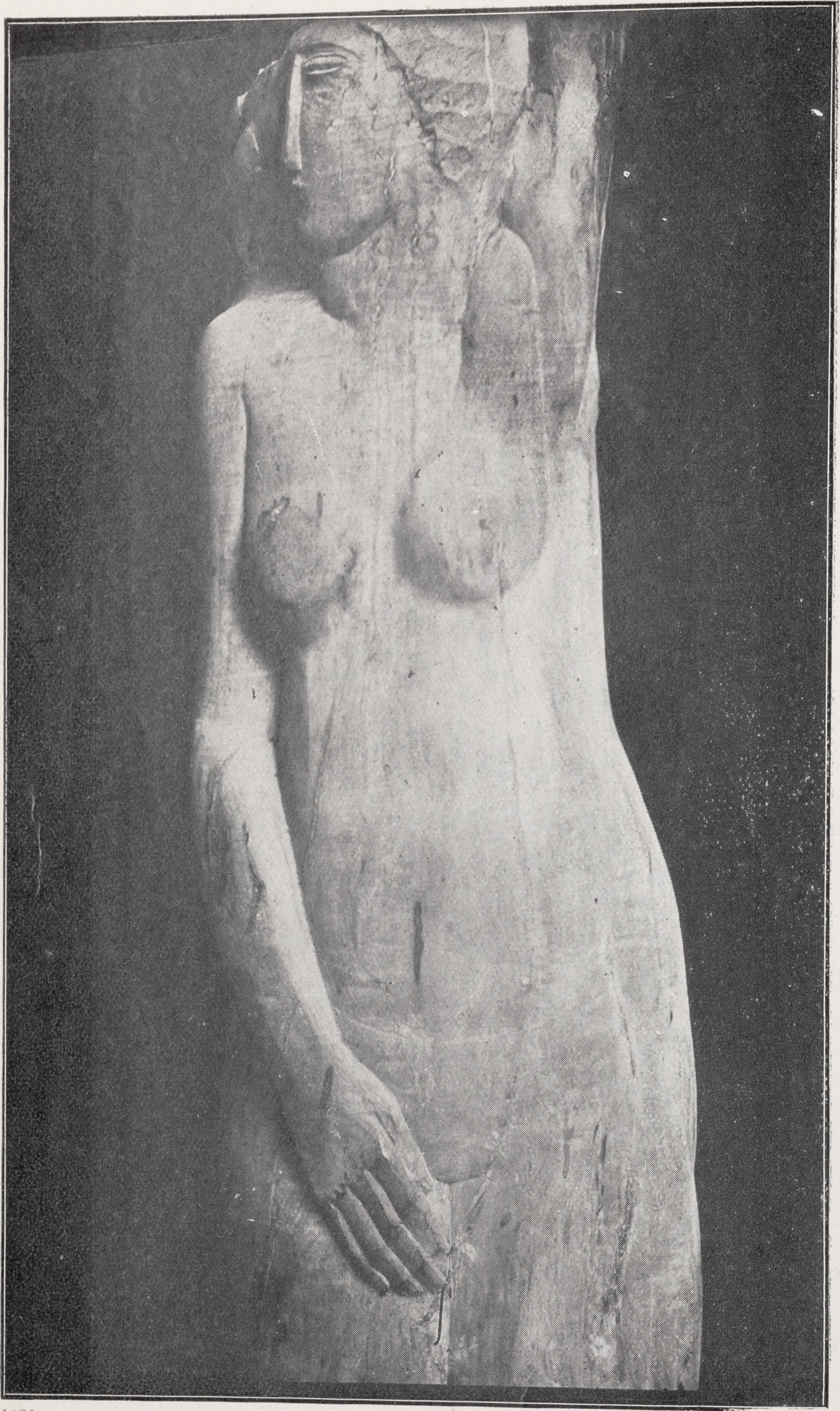
Dans chaque mois le chiffre 7 se trouve trois fois répété : seul le 1 persiste utile comme le verbe auxiliaire. Chaque mois dispose de 7, de 17 et de 27. La religion de calculs mathématiques, dépend de l'aspect visuel



Portrait du Peintre

Collection Basler

DERAIN



1920

VENUS

ZADKINE

du chiffre admis, ainsi que de la sonorité qui le fait sortir de son néant, déjà affublé d'un nom qui précise son action et son caractère.

Étais-je aussi de la partie qu'on préparait là-haut clandestinement : la fascination du 7 ne me quittant plus, mes yeux me transportaient sur les échafaudages des airs, où je commençais à distinguer des différentes couches atmosphériques, des perspectives, des virages sur des routes presque carrossables.

Des vagues de chaleur passèrent sur Paris : une lutte, une précipitation encore invisible, créaient des formes massives d'une ère nouvelle.

Quand les jours penchèrent vers le 27 décembre, la brutalité extrême de quelque chose qui s'obstinait en insistant, souleva une tempête.

Je faisais des préparatifs comme pour un départ, un départ sans valises et sans bagages, le voyageur ayant laissé tout en ordre pour celui qui viendra qui peut-être découvrira le suc même du disparu renfermé dans un tiroir.

Mon calepin devenait de plus en plus lourd. Des mots, leur course pareille à celle d'un cheval effréné, laissaient avant de s'évanouir, tout leur poids sur le papier.

« Je veux que tu saches, qu'au moment où la vie devait disparaître de la terre, j'ai inventé la possibilité de la régénération des hommes. Dès leur apparition dans la vie, sous les couches où n'arrive que la laborieuse paléontologie, on découvre des traces de tristesse et de désenchantement. Cette tristesse se fixa parmi les hommes, en même temps que leur nécessité de vivre ensemble : l'histoire de l'humanité, c'est l'effort continu de s'en libérer. Philosophes, poètes, savants, tous il sont voulu corriger l'humanité, lui enlever ses vices, source de ses malheurs, lui créer une âme différente de celle qu'elle possédait, un bonheur stable et magnifique. Des cris d'amour, de persuasion et de détresse emplissent des milliards de volumes qui pèsent sur la terre, aveux d'impuissance et d'erreur.

Personne ne s'est jamais informé, pourquoi les œuvres les plus reculées parlent des mêmes choses que de nos jours, nous répétons avec la même persévérance et la même ardeur. Depuis des milliers d'années, les prophètes exigent l'indulgence et l'amour, condamnent la cupidité et l'envie, flétrissent la fausseté et la calomnie, mais le croisement des hérédités jamais contrôlables, anéantit leurs efforts : l'enfant né d'un être supérieur devient souvent un malotru.

Ainsi, ces siècles de la plus haute pensée, où les hommes les plus grands donnèrent leur vie pour sauver l'humanité, où les œuvres de la plus ardente passion furent créées pour la gloire de la terre, ces siècles n'arrivèrent qu'à adoucir les mœurs, permettant de vivre sans craindre les massacres à chaque instant. Mais l'individu, l'être humain resta interchangeable.

La parole écrite ou prononcée n'agit que moralement, cela veut dire superficiellement, glissant sur l'enveloppe du nerf conducteur de sa capacité. Si la parole pouvait rompre l'enveloppe de ce nerf, en remplaçant l'élément indésirable par sa propre substance-signification, son influence serait infaillible.

La stabilité des instincts humains, ayant son siège dans l'immuabilité pourtant fantasque de l'Univers, seule une action physique aussi brutale que la naissance ou la mort, pourrait dévier le cours spontané de ces instincts.

On n'a jamais tenté de traiter la méchanceté et la bêtise chimiquement on n'a jamais inventé un élixir-élément-nouveau-à-introduire, élément à persistance, qui deviendrait en se multipliant de soi-même comme un champignon, le siège de destruction d'une inclination ancienne et celui de la formation d'un penchant nouveau. S'adresser à une âme pour lui enlever ses faiblesses ou même ses ridicules, c'est traiter une conséquence en oubliant sa cause.

Née du chaos de toutes les conjonctions, la vie momentanément disparue e la terre, reviendra fouguese comme dans le temps, le microbe humain se consolidera dans le cataclysme qui cherche à venir.

Tu penseras : les vains efforts de ceux qui jadis voulurent sauver les hommes furent couronnés d'un anéantissement..

Sois, tardif, pour une humanité à venir, le Messie portant mon nom. »

Brusque la certitude de la catastrophe se confirma, car visible dans l'obscurité déjà nocturne, des éclairs en écharpes, pareils aux rayons de phares irréguliers et tordus se mirent à parcourir ces nuages de Décembre.

Que je me presse ! que je me presse le plus possible pour arriver au point culminant de la ville d'où je pourrai absorber la vision toute entière, la transmettant intacte à cette même prépondérance qui commande la composition gigantesque de notre Univers.

Comme pour la conjecturer flattant son habitude du verbe latin, je récitais le psaume de David en finissant mes préparatifs : de profundis clamavi ad te Domine...

... Le dernier baiser d'adieu sur le tapis vert de cette pièce où toujours renfermé, j'ai rêvé l'hiver les herbages de la Savane.

Vêtu de mes habits de gala je traversais la ville sous une étrange averse, car venant de plusieurs côtés à la fois, elle paraissait quadrillée comme un damier, où peut-être des cubes transparents mis en perspective : tout semblait vert sous le ciel qui, on ne sait pourquoi, s'embrasait lentement.

Un corps solide tomba sur de l'airain, créant un seul éclat d'harmonie; un quart ou peut-être une heure du matin.

Contrairement aux lois de la nature, plus je montais, plus l'air devenait pesant : aux sommets de Montmartre commença la zone printanière.

Comme sous un coup violent reçu en pleine poitrine, mon corps fit quatre mouvements de girouette : au Nord, au Sud, à l'Est et à l'Ouest, quatre aurore-brasiers illuminaient l'horizon en s'avancant.

Comment ne pas éclater de rire à la vue seule de cette malice ! Prise de quatre côtés de ces aimants, la terre perdait l'avantage d'un corps rond difficile à attaquer, d'un seul coup elle revenait à ce qu'elle fut jadis dans l'esprit engourdi de ses fils barbares : un plan carré et ce qu'ils ne savaient prévoir un plan carré prêt à être broyé dans son infortune.

Voici la résolution de la quadrature du cercle.

Un souffle de flamme venait du ciel charriant sa dernière surprise. Paris luisait comme un arc-en-ciel.

Au lieu de sonner l'heure, les horloges poussèrent un grondement-soupir qui s'effondra sans écho.

Ce qui m'étonnait le plus, c'est qu'aucun signe d'une alarme officielle ne se faisait ni entendre ni voir. Les cloches se taisaient ; au lieu de parcourir les rues en cortèges ornés des plus extrêmes insignes de leur caste, les ecclésiastiques dormaient comme les autres.

... une voix tumultueuse de quelqu'un saisi d'effroi, s'écria tout près, comme si c'était moi qui osait troubler le calme de cette dernière heure : « Mamma mia ! Santa Maria dei Fiori ! ».

Une étonnante pression d'air sembla arracher mon bras l'envoyant tout seul assommer le bavard Florentin : entre les échelles, fumier, bois, débris, le disgracieux paquet-homme roula en sautillant.

Avides d'affection, êtres désemparés par la solitude, élément chimiquement pur dans son désintéressement passionné, les chiens errants surgissaient de toute part en me suivant.

Face à ces apparitions gigantesques qui avançaient toujours pareilles à des transparents lumineux d'une éclatante foire, tandis que la meute des bêtes affolée grandissait à chaque instant, je compris que l'idée des feux d'artifice, vint à la première cellule organique ayant admiré les derniers heurts de planètes.

Comme des boîtes à surprises les quatre fanaux célestes s'arrêtèrent mystérieusement fixés sur place.

Que tout dort ! qu'aucun être n'éveille leur vigilance en criant, car qui sait quelle formule esquissent les cris sortis de l'atmosphère terrestre.

Tout se figea dans une seule loi de ma seule présence.

J'ai compris qu'entre chaque seconde et celle qui la suit, il y a une lacune, une centmillième parcelle du temps jamais nommée, et, que voici l'instant où toutes réunies elles me donnent pleine satisfaction de vivre hors texte, hors les lois convenues de la nature.

J'encerclais la ville dans des tours rapides en surveillant l'absolu de son sommeil. Je ne sentais ni mes jambes courir ni rien en moi s'agiter. Foyer d'une joie sans bornes, j'entendais derrière moi galoper des bataillons de bêtes pleines de dévouement et de confiance. Il y en avait qui, toutes petites, disparaissaient sous la poussée des autres, je les voyais de loin se relever et revenir à mon signe.

Il me semblait que j'étais identifié avec toute la terre. Les noms des pays, fleuves, villes se déroulaient de mon cerveau : masses, tourbillons, état compact de quelque chose qui en se dégageant emplissait les espaces.

Brusque appel évoqueur, irrésistible élan !

Je criais les noms de ceux qui depuis l'arrêt définitif de la formule : terre et vie organique, s'évertuaient à la combler de nouvelles atmosphères,

participant par la grandeur de leur artifice à l'entretien de l'équilibre universel.

Je criais les noms et les principes qu'ils créèrent, les vérités qu'ils bâtirent, le formidable de leurs exploits rompant l'uniformité brute de la vie animale.

Ampère! électro-dynamique : la terre entière s'illumine dès le crépuscule obéissant à ta volonté, elle fait la roue autour du soleil, ronde comme lui, et à chaque tour l'Univers répète le nom de Gopernic.

La petite mouche, le lourd crocodile, toi rose et toi Himalaya ! vous êtes classés, sondés, vous avez vos actes de naissance, vos postures arrêtées à perpétuité.

Une cohue de noms se précipita de mes lèvres, mélange de tous les idiomes anciens et modernes et pour évoquer les anonymes créateurs d'innombrables félicités, j'appellai les fleurs, les pierres, les étoiles. ainsi que les chiffres qui se groupaient d'eux-mêmes.

S'il est vrai que dans un instant tout doit périr, il faut que l'espace reçoive les noms de ceux qui doivent vivre à répercussion, qu'il les dépose là, où la vie se formera de suite nouvelle.

Mes deux mains faisaient mégaphone, figure inondée de larmes, je ne voyais plus ni la terre ni le ciel où j'envoyais mes cris à répercuter, mes flammes qui jaillissaient frappant au cœur même les corps-astres qui galopèrent dans l'immensité des cieux.

Tombé par terre, je devins sourd comme à l'approche d'un amour insurmontable dans sa fureur.

Etait-ce des pourparlers, des formalités à remplir, des harmonies à transfuser, des masses à remonter ou à descendre !

Etait-ce un sommeil...

.....

Je sais que le chiffre 7 apparition nouvelle dans les régions célestes, c'est le nom d'un corps considéré comme inexistant, Sa matière pénétrée d'absorptions métaphysiques d'origine organique flotte dans une insuffisance qui en se précisant d'un seul coup en une inébranlable certitude, le formera planète, ou seulement nouvelle possibilité cérébrale digne d'être explorée.

ROCH GREY.

SOUVENIRS SUR GUILLAUME APOLLINAIRE

Qu'ils sont pauvres et modestes, mes souvenirs de Guillaume Apollinaire ! Ce n'est guère un récit que je tente, c'est plutôt une confession votive que j'exhale, un regret que j'exprime à l'illustre disparu, ou, suivant la parole charmante de la Duchesse de Clermont-Tonnerre, à propos de Remy de Gourmont, un « tardif envoi de pleurs » que je lui fais.

Bien peu de chose en vérité. Mais — ô notre maître Rouveyre ! — sur ce chemin délicat que vous avez ouvert à nos curiosités froissées par la pesanteur et l'insincérité des critiques professionnels — ne nous avez-vous pas enseigné que tout fait vrai, doré d'un peu de sentiment, peut avoir son prix et son parfum ?

* * *

C'était au Salon d'Automne, en 1911. Je parcourais les salles en compagnie d'une des femmes les plus tumultueuses et les plus brutales que Paris ait supportées. Passe près de nous une figure hâve et peinée, d'un dessin assez romain. Et mon interlocutrice de s'exclamer : « Par ici, Apollinaire ! Monsieur Germain, je vous présente Guillaume Apollinaire qui sort de prison ».

Le libre prince des fantaisies venait, en effet, d'être immobilisé quelques journées durant par le bon plaisir de ces procureurs qui, généralement chargés de convoitises, de dolis et de stupres infiniment plus vastes que ceux de leurs adversaires, se plaisent à venger la Morale Publique. Dans ce cas-ci, ils avaient été obligés d'avouer aussitôt leur méprise. Quand votera-t-on une loi équitable, stipulant qu'à l'élargissement de chaque prévenu injustement séquestré on enfermera, pour un nombre égal de jours, le magistrat ?

J'aime toutes les victimes, et j'allais inventer quelque hommage ou quelque diversion à celle-ci, lorsqu'une explosion nouvelle de la dame agressive nous cloua l'un en face de l'autre, atterrés. « Vous allez en faire de la littérature ? » criait-elle, avec vitalité. Cette hâtive vivisection secoua d'un haut-le-corps un homme que la guerre ne devait jamais ébranler, mais qui était à la merci d'un trop brusque bourreau, juge ou femme.

Ma muette sympathie se tourna vers lui, sans oser s'accentuer. Pourquoi n'ai-je pas cherché, le lendemain, quelque geste ami ? Les débris d'une éducation infiniment déricale et d'une hérédité bourgeoise me laissaient timide envers mes élans. Par une logique que je reconstitue difficilement, mon précepteur en bas violets, qui me lisait Claudine à l'Ecole et tenait devant moi avec ses joyeux confrères des propos d'une vigueur toute militaire, s'acharnait en même temps à me donner des superstitions et des terreurs contre les romanciers qu'il dénommait « pornographes ». Quand je lui échappai enfin, à vingt-cinq ans, mon ignorance et mes scrupules me barraient plus d'un joli sentier : Anatole France et Apollinaire me semblaient coupables et lointains autant qu'une Cléo de Mérode ou qu'une Emilienne d'Alençon.

* * *

Mes préjugés m'avaient quitté, lorsque six ans plus tard, en août 1917, ce complotant hasard qui s'appelle Pierre Benoît me remit en présence de l'auteur du Poète assassiné.

Après de longs mois de repos et de maladie en pleine Suisse austère, je revenais à mon nid, friand de délires parisiens. L'Atlante m'en voulut inonder, m'amenant d'un coup Carco et Apollinaire. Pour une modeste agape qui a laissé, je le crains, d'insuffisants souvenirs à notre parfait Tyrtée de Montmartre, j'avais adjoint à tant d'inconnu, doux tempéraments, un poète suisse et un jeune peintre français qui revenait avec élégance du front où il avait reçu une blessure et trouvé envers les Hommes de la bonté fraternelle.

La conversation s'engagea mal, sur la Guerre. Le Suisse se taisait avec discrétion, mais mon ami qui pouvait opposer un uniforme à celui de Carco et une citation brillante à celle d'Apollinaire, usa de l'une et de l'autre pour soutenir avec honneur sa thèse antibelliciste. Apollinaire tint par réaction des propos barrésiens cependant que l'ambigu Francis, dont la pensée était ailleurs et dont le regard fixait avec rancune des pinards détastables, disait des choses molles en faveur de la Patrie. Le grand nom de Barbusse, tombant sur cette décomposition estivale où la chaleur et les fraises nous faisaient glisser, nous réveilla en nous enflammant. Les littérateurs prononcèrent avec unanimité qu'il n'avaient aucun talent ; nous osâmes, le peintre et moi, nous faire mépriser en traitant *le Feu* de chef-d'œuvre.

Le Feu avait alors quelques mois de carrière ; Koenigsmark insoupçonné remuait à peine dans le ventre qui le portait. Qui nous eut dit qu'un an plus tard, l'amant d'Antinea se dresserait sur la cendre des Prévost et des Bourget en face de Barbusse lui-même, comme un triomphateur colossal ?

Ce jour-là hélas ! je ne prévoyais ni ne voyais rien. Car au lieu de me heurter à des apparences verbales et de m'étonner du Poète qui, affreusement atteint par la guerre, la peignait « fraîche et joyeuse » j'aurais dû me concentrer sur une réalité plus profonde, sur ce trou béant par où, sous les bandages, s'écoulait goutte à goutte une vie encore jeune, si précieuse à tous les amoureux des Lettres.....

Vers un sujet très personnel, je détournai les fureurs publiques que déchaînaient l'actualité et son admirable interprète. J'avais une autorisation un peu scabreuse à solliciter d'Apollinaire.

Quelques semaines auparavant, dans un ennuyeux jardin de Lausanne, un voyageur m'avait surexcité en me contant la représentation des Mamelles de Térésias. Je vois souvent par contrastes. Au chef futuriste dont les audaces me divertissaient s'était joint comme un antagoniste nécessaire le plus lauréat des fantômes, l'ombre énorme et désuète de M. Paul Bourget. Une farce héroïque était née où dans un décor montmartrois la Jeunesse des Lettres et la Vétusté académique s'affrontaient. Pour le dénouement, un peu violent, j'avais besoin de situer l'auteur de l'Hérésiarque parmi les parentés israélites du très catholique romancier.

Je m'ouvris à lui de ce vœu. Il m'écouta avec bonne grâce. Mais comme je lui proposais de le naturaliser Juif, il sursauta : cette hypothèse lui paraissait horrible. Avec piété il attesta les mânes de son grand-père qui était camérier secret de Pie IX ; avec chevalerie il mentionna un duel où les

Tharaud avaient appuyé ses revendications ethniques. Je le désarmai en lui choisissant, au lieu d'une mère, une maîtresse au sein de ce peuple élu dont le sang l'eut contaminé, mais dont le contact charnel le révoltait beaucoup moins.

* * *

Me voici de nouveau en Suisse. La retraite est exquise cette fois, et le Printemps me veille comme un hôte. En un établissement abandonné où se baignèrent les belles d'il y a cinquante ans, au fond d'un vieux parc où les arbres montent tandis que s'affaissent les élégances humaines, je lis les Mémoires de Cora Pearl. Une campagne semée de bosquets s'en va jusqu'au plus doux des lacs, celui de Zug ; des montagnes lointaines et trop célèbres ne sont plus sur l'horizon qu'un memento discret et qu'un vaporeux rappel. Est-ce l'Helvétie ou l'Arcadie ? Dans la plaine proche se dresse, qui console de tout, un mont noble aux lignes grecques, une sorte d'Acropole.

C'est dans ce paysage de toute aménité, créé pour aiguïser et raffiner les émotions, que je reçus une lettre d'Apollinaire. Il me remerciait au sujet d'une Anthologie des Poètes nouveaux où naturellement je lui réservais sa place. Il semblait s'étonner de cette justice et ajoutait un peu douloureusement : « Il paraît que vous m'avez attaqué dans les Ecrits Nouveaux ». Ce grief imaginaire, enfanté par je ne sais quel mauvais camarade, accentuait la gentillesse des autres paroles. Parmi les innocences rustiques je les goûtai comme un signe de paix ; pourquoi me suis-je endormi sur les prés au lieu de répondre à l'appel ?

* * *

A l'automne suivant, mon séjour a changé et mon âme aussi. Ces lourdes ténèbres qui nous font si souvent contemporains du roi Saul m'enserrent. Rien ne berce mon cœur oppressé ni l'abri presque inespéré de ce manoir de Brestenberg qui vous accueille avec ses fenêtres d'idylle et ses délicatesses de boiseries anciennes, ni au bout du lac cet antique fief prodigieux qui sommeille sur les eaux comme la silhouette intacte d'un Géant-Chevalier ni tout près de moi la présence d'une amie attentive, née au pays des tulipes et qui portant au bout d'une longue tige un peu raide le délicieux calice de son visage, semble la sœur même de ces fleurs maladroitement belles.

Alors devant mes regards aveugles que tente aussi vainement la perpétuelle offrande des gestes dévoués que le fuyant sourire des Ondines surgit en une vision profonde cet Apollinaire-là, suprêmement exquis, que je n'ai jamais su voir. Ce sont des pages d'André Breton qui me le révèlent — lasses et extrêmes comme la voix qui au fond des grottes ne s'entend que par échos, avouant dans un expirant murmure le mystère qui ne sera jamais approché. Cette caresse et cette subtilité auxquelles on ne s'attend plus si l'on a vu trop de visages et lu trop de livres brillent et raisonnent dans, la nuit de ma fatigue comme des lueurs persuasives et de câlins accents

auxquels le pire des entêtements ne peut se dérober. Pour la première fois je respire et je devine un peu Apollinaire ; mais avec l'excessive sensibilité des malades, j'éprouve comme quelque chose d'irréparable et de triste ces lignes du début qui ont une solennité d'adieu et un avant-goût d'oraison. Le cruel et fin André Breton médite-t-il déjà la mort de son Maître — cœur singulier qui doit se chercher des chagrins et des remords pour cesser d'être, en la prison de cristal, le mystificateur ailé et l'elfe stérile ?

* * *

Ces semaines d'automne se précipitent, qu'emplit le bruit des Empires qui s'écroulent et des dernières canonnades. J'arrive à Paris quelques jours après l'armistice. Dans le fracas du moment, j'entends à peine une nouvelle funèbre, pourtant plus importante aux Lettres que le sort d'une province ou le montant d'une indemnité. Une vie déjà presque enfuie n'était plus capable de résister au choc de ces achevées et impitoyables phrases qui la tiraient dans l'au-delà. Le petit meurtrier a consommé son œuvre, ayant emprunté le poignard de Lalique de l'Amazone ou le sourire monocléen dont Giraudoux inventorie les cadavres de poètes — armes exquisés, flèches aériennes de ses aînés, les deux charmeurs en qui se reflète l'Insensibilité de notre temps. Apollinaire est mort : Breton l'a tué.

ANDRÉ GERMAIN.

NOUS SOMMES TOUTES LA

Il me semblait avoir une pose fort avantageuse, bien que pieds nus, tête nue et les jambes croisées, habillé d'une sorte de complet lâche en laine de berger, ne m'appuyant que sur un moignon de canne en lanière d'éléphant dont je caressais, par instants, le bout sans terminaison.

Ma figure ? Cela je ne sais. Je sentais des cheveux se balancer juvénilement au-dessus de mon front, mes cils respirer sans bruit, loin de moi, comme fait le cœur. Mais je n'avais aucune idée que j'eusse des yeux et des traits. Mon visage n'était qu'un contour dont je percevais, du reste, la précision très personnelle, à peu près ainsi que l'entend le peintre Matisse, dans ses figures dépourvues de faces.

Je regardais quoi de mon air lamartinien, mêlé de Brummel et de système Duncan ? Au bord d'une route sale, — car il avait plu, il pleuvait même peut-être encore — d'une route glissant son dos entre des accotements herbus détremés qui bornaient des labours de boue, je regardais venir un étrange troupeau composé d'une chèvre noire et blanche vêtue d'un boléro en grosse laine qui lui partait du garrot au milieu du dos, d'un vieux cheval obèse, noir, la crinière ébouriffée, type du tâcheron de ferme, d'un tout jeune

cheval blanc aux cheveux frisés, tout blanc comme un caniche, aussi mince et fragile qu'une biche et dont la tête était si jeune qu'elle avait l'innocence d'une tête de veau. Deux chiens complétaient cet ensemble disparate, un griffon jaune haut sur pattes, frangé comme un nuage, et un minuscule chien noir, sorte de loulou trop gras qui suivait difficilement à travers les flaques.

J'ajoute qu'un berger accompagnait ces bêtes. Mais il était tellement courbé et rhumatisant, avec des poils ayant déjà enseveli sa figure, que ce n'était qu'une bête de plus et la plus infirme, la plus obéissante.

Les cinq animaux s'en allaient à l'aventure, tantôt devant, tantôt revenant, à leur entière fantaisie, attentifs, tout au plus, à ne pas perdre cette vieille gouvernante de berger qui traînait derrière eux et ne savait, de temps en temps, qu'en appeler un, indifféremment, et lui embrasser le museau en pleurant. Ce baiser devait, d'ailleurs, leur plaire, car, dès qu'ils voyaient le bonhomme faire signe à l'un d'eux, ils se précipitaient tous, au risque de se blesser et le renverser, à qui bousculerait sa tête sous ses mains et sa bouche. Le griffon laissait toujours passer avant lui les chevaux et la chèvre. Tristement planté au milieu de la route, il les considérait embrassant le vieillard et se léchait les babines d'envie ou pour tromper son envie. Le loulou peinait trop dans son chemin pour se soucier d'autre chose. Personne ne prêtait plus attention à lui que s'il eût été une tortue.

Ils passèrent devant ma pose de gaudin à l'antique et je me mis à les suivre. Je me tins à côté du berger qui ne me dit pas un mot. Ni la chèvre, ni les chevaux, ni les chiens, au surplus, ne témoignèrent inquiétude ou attrait de ma compagnie.

Je les entendis se confier qu'ils se rendaient à un grand mariage en plein pays breton, au bout de cette route dont les accotements, à un moment donné, — c'était sûr, il n'y avait qu'à patienter — se hérissèrent de haies dans la toison desquelles perleraient de jaunes genêts, signe que l'on approcherait du but.

Les invités au grand mariage devenaient lamentables, à mesure que leur voyage s'allongeait. La pluie leur plaquait le poil du dos ; l'eau de la route leur incrustait le ventre de coquillages de boue. Le boléro de la chèvre ne servait de rien. Le loulou n'était qu'une boule crottée, une motte de terre glaise en mouvement. Le petit cheval blanc ressemblait à un domino.

Nous traversâmes plusieurs villages cadénassés par le mauvais temps. Pas une âme, pas un bruit. Les cinq pèlerins folâtraient piteusement le long des maisons ni plus ni moins que si ce fussent des tas de cailloux. Puis les champs reprenaient et la route serpentante, comme un sillage sur de la houle.

Pourtant, à la sortie d'un de ces villages, un homme traversa en courant, allant d'une ferme à une grange. Il aperçut le cheval blanc, leva les bras au ciel, poussa un cri. Ce fut le seul incident. Cet incident, explicable, peut-être, par une superstition, resta inexplicé.

Et, à chaque instant, le vieux berger, à côté de moi, continuait de bougonner dans son buisson de barbe : « Venez m'embrasser ! », et les bêtes,

gamines, faisaient la course jusqu'à lui. Comme elles l'éclaboussaient, il se frottait lentement les yeux et les joues avec l'envers de sa main, en souriant.

Je ne puis rien raconter d'autre de ce voyage. A la longue, j'étais tombé dans une telle somnolence que ces faits et gestes, en eux-mêmes déjà insignifiants, avaient perdu toute consistance, toute importance et si des événements de quelque valeur avaient brusquement surgi, il en eût été exactement de même, tant ma conscience était devenue cotonneuse.

Un genêt, deux genêts, vingt genêts, juteux et chauds, jaillis dans le temps gris, humectent mes yeux comme des fruits...

Tout le monde adressa une aubade au pays breton. Les chevaux hennirent : un vieux, humble hennissement rustique ; un jeune hennissement plein d'aplomb. La chèvre bégaya. Le griffon aboya en éternuant, tant ses moustaches étaient mouillées. La loulou aurait jappé ; ayant trébuché dans une crevasse d'eau, il se contenta de jurer tout bas.

Mais le plus surprenant fut le vieux berger. Il contempla les fleurs de genêts comme des apparitions, comme des signes. Il joignit les mains, s'agenouilla dans le craie gluante, baissa la tête et pria.

Avec un étonnement naïf, ses cinq compagnons s'arrêtèrent. Il était complètement transformé. Ses mains, son buste, ses lèvres étaient pleins d'expressions délicates. Un mot d'admiration passa des lèvres de la chèvre aux lèvres des chevaux, aux babines des chiens : haute école.

Moi-même, vous l'avouerais-je, je jugeai bon de m'associer à cette manifestation. Je n'allai pas jusqu'à me mettre à croupeton dans la boue. Je cherchai rapidement dans ma mémoire. Je serrai les jambes l'une contre l'autre, mon bras gauche contre mon torse et, du droit, fis le salut militaire. Je fus certainement ridicule.

Ensuite, nous reprîmes notre route. Bien qu'en Bretagne et enguirlandée de fleurs de genêts, bien qu'une prière l'ait parée d'un privilège, elle me parut aussi monotone, aussi pesante qu'auparavant. Le soir venait prématurément. On éprouvait la désagréable sensation d'avoir à parcourir encore de longues heures de la journée, sous l'accablement, sous l'affaiblissement d'un crépuscule.

Vraiment, combien avait-on traversé d'agglomérations ? Aucune ne m'avait frappé plus qu'une autre ; aucune ne m'avait distrait de la fadeur de la route. Je les méprisais toutes.

Nous arrivâmes à un gros de maisons, dans un carrefour. Ni les maisons fermières au crépi écaillé, mal trouées de fenêtres difformes, sur un seul étage, ni les ruisseaux encombrés d'ordures traînardes et les quelques têtes aperçues, apparaissant, disparaissant comme dans les coucous, ne différaient de ceux que nous avons vus précédemment. Du moins, ce fut mon impression. Mais je me trompais, probablement, puisqu'au contraire, une grande excitation se manifesta chez mes compagnons. Tous, le berger, les chiens, les chevaux, la chèvre, hochant la tête, me désignaient du menton, une plaque indicatrice sur un poteau, au bord de la chaussée. Qu'était-ce ? En grosses lettres romaines, le nom d'une ville : RENNES.

Ah, oui : Rennes, la capitale de la Bretagne, de la Bretagne tant désirée ! Sur le moment cela ne me dit rien. Capitale de quoi, en quoi ? Cette ville, je la connais, en effet, cette terne ville dont les habitants ont l'air de Bretons de mauvaise qualité, émoussés par toutes sortes de fâcheux frottements. Rennes, à qui ses beaux satellites, Vitré, Châteaubriant, Redon, Dinan, Saint-Malo, Fougères font honte ! Cette bête de plaque posée sur un méchant morceau de faubourg rural, oui, c'était bien tout ce que cela méritait. Vraiment, mes amis, pourquoi vos bonnes têtes crédules se mettent-elles en frais ?

Mais à peine avais-je eu le temps d'esquisser ces réflexions qu'une ferveur me saisit pour cette ville méprisée. Les animaux chuchotaient ' il était question, de nouveau, du mariage, du fameux mariage pour lequel ils voyageaient sous la pluie.

Mariage ? Comme un fou, je me précipitai sur la droite où devait être cette ville et me jetai, comme un ogre, dans tous les mariages rêvés de mon enfance.

Tout est là. Jardin public, voici réunis derrière tes grilles, tous les crépuscules de ces dix printemps, de ces dix étés, tous ces admirables soirs, gazonnés comme des champs de courses, où je courais le long des allées en bombant ma poitrine comme un vrai centaure !

Toutes les rues, les quais et certains coins de trottoirs sont encore marqués, vieilles médailles, de ces effigies en robes courtes dont j'ai eu la foi, un instant.

Je reviens pour tous ces mariages. Je n'ai qu'à reculer. Ma mémoire remet tout en place. C'est la raison de mon absurde marche dans la boue, derrière ces bêtes dépareillées.

Dans l'allée descendante du Jardin, celle qui surplombe des monastères et des faubourgs, n'est-ce pas le poète symboliste dont il était bien porté de rire au collège et dans les salons ? Le voici revenu de tout le chemin qu'il a fait depuis trente ans.

Je ne lui raconterai pas l'histoire du cheval noir, du cheval blanc, de la chèvre et du berger. Il y verrait des symboles, ce dont j'ai horreur. Je l'entends d'ici improviser d'une belle voix, coulant grasse et claire comme du miel.

C'est l'hermine dégénérée
Courant les routes d'aujourd'hui.
Quels visages s'ouvrent aux huis ?
La Bretagne morte et déterrée,
Des yeux morts la suivent dans la pluie.

Après tout, n'ai-je pas, oui, n'ai-je pas fait route avec une hermine pour qui le cheval de labour et la chèvre furent comme le bœuf et l'âne aux côtés du dieu sur terre ?

J'avais suivi machinalement telle rue, puis telle rue. Il pleuvait toujours. Où, dans cette triste inondation de l'espace, sur les campagnes ruisselantes,

erraient, à cette heure, le pasteur impotent et ses bêtes annonciatrices ? Où vous retrouver, dans le raz-de-marée des années et sous cette pluie, mes chères fiancées, méduses qu'une montée de rougeur rose gonfla d'aveu et qui, ensuite, fondirent comme du sucre ?

Je faisais moins attention à la pluie parce qu'elle n'était plus qu'une chose inconsistante, du vent liquifié, et que mes yeux s'arrêtaient et ma pensée à des choses plus précises, aux façades que je reconnaissais, aux feux des réverbères disposés régulièrement comme des tampons d'ouate lumineuse pour amortir la chute du ciel noir sur les maisons emplies de vitres et autres objets fragiles.

Lorsque j'eus gagné une grande demeure d'aspect historique (XVIII^e siècle) qui n'avait point la coupable modestie d'essayer de se déguiser en maison de rapport moderne, et monté, quatre à quatre, un vieil escalier de pierre, je poussai une porte de chêne entrebaillée, sur un palier dont le carrelage était rongé par l'âge, enfilai une antichambre obscure également carrelée et pénétrai, d'un air adolescent, dans un vaste salon assombri par d'épais rideaux relevés en K, de sombres meubles matelassés, des tableaux décolorés, un tapis de triple laine, et qui sentait le poivre de Cayenne.

Elle avait été là, je me rappelle, la petite Charlotte, brune, mince, au profil arqué, avec la moue de sa lèvre enfantine sous un nez déjà fait de dame sévère ! Quelle mauvaise joueuse ! Elle trichait et refusait d'en convenir, avec la plus entière innocence, car elle ignorait la justice commune.

Elle portait des cols de vieille dentelle restaurée et des robes taillées dans des soies d'un autre temps. Que je l'ai vue souvent, ses tresses noires et son visage mat posés sur le dossier, orné d'une guipure usée, d'un fauteuil septuagénaire, là, dans ce salon, près de la fenêtre grise, et s'efforçant de cacher dans les franges du fauteuil ses jambes dont les bas avaient des trous !

Elle était comme une reine, parmi ses poussières, à côté du haut du pavé battant neuf des avoués et marchands de la ville !

Pâle hermine, je reviens.

Le salon est si mal éclairé que je ne dépasse pas le seuil. Cependant, quoique je ne sache pas au juste ce qu'il contient et que j'hésite à entrer, il a déjà pris possession de moi, je le sens, par une paresse, un éloignement, une résignation.

Une bouche rit brièvement, et me dit :

— Pourquoi elle seule ? Nous sommes toutes là, mon cher !

Ce n'est pas une bouche jeune.

J'entrevois, sur un beau cou fardé, une girandole de perles. Je distingue aussi, maintenant, épars à diverses hauteurs, des yeux dont je ne reçois que la lueur luisante. Ce ne sont pas des yeux d'enfants ni de jeunes femmes.

— Oui je suis là ! laisse échapper une petite voix pointue et faussée.

Je devine que c'est Charlotte et qu'elle est flattée que ce soit vers elle, surtout, que je sois revenu.

Sa voix ! A quoi l'ai-je reconnue ? Ce n'est pas à sa voix que je l'ai reconnue, sous l'altération des années. La voix d'elle que j'ai connue, il y a beau

temps que la mue l'a effeuillée. Tout est inconnu, tout est neuf et jeune ici, à force d'âge, en Charlotte !

A présent, je vois : c'est une assemblée fort nombreuse de dames encore belles. Mais elles ne sont belles qu'immobiles. Leur visage craque et enlaidit dès qu'il veut trop exprimer par le mouvement. Elles le retiennent dans les fards ; elles le surveillent. Elles prennent soin de rester incomplètes, d'affecter de la retenue et du secret, elles ont de naïves précautions de coquetterie, ressemblant, en cela, à des petites filles, de nouveau.

— Tu nous reconnais, tu nous reconnais ? demandent-elles de tous côtés.

Je trouvai cette question stupide et me mis à rire sans mesure. Elles ne dirent plus rien.

Une espèce d'orgueil raidit leur contenance. L'une d'elles, au centre, splendide sous ses cheveux gris, avec sa gorge soyeuse et ce collier de perles (Qui est-ce ? que fîmes-nous ensemble dans le Jardin public ? Est-ce celle de la serre, dans la villa, tout au bout de la ville ?), l'une d'elles, en robe de soirée de soie verte, les yeux arrêtés au bas de son front comme deux bijoux, résume en son silence, tous leurs silences, parle au nom de leurs silences.

Cela bredouille dans mes oreilles. Je comprends bien, je comprends bien ! Oui, toutes ces années de folies de jeunes filles et de sagesse de femmes, tous ces égarements, parfois, triste trésor, je n'y suis pour rien.....

Je dus avoir l'air vexé car l'altière dame prit encore plus de hauteur.

— Tout cela est à nous, disait-elle, et au cas où vous ayiez l'intention de rechercher des biens que vous n'avez pas eu l'entêtement de poursuivre naguère, voilà notre dot d'expérience, d'existence. Beaucoup de vœux, beaucoup d'abdications raisonnables et de grands dehors, je vous fais remarquer, sur une solide banalité qui ne s'exaspère de rien, bref tout ce qui fait la vie d'une femme. Avec vous, c'eût été cela aussi, et rien d'autre, j'imagine ?

Elle me vouvoyait ; elle ne me tutoyait plus.

Mais je ne sais quel désordre passa dans ses yeux. Elle regarda ses compagnes alentour, semblant se concerter avec elles. Ses compagnes baissaient la tête, se voûtaient davantage dans leurs vieux fauteuils.

Toute cette richesse qu'elles m'offraient, tous ces trente ans expirés loin de moi, qu'était-ce auprès de ce que nous avons entrepris, quelques jours, dans une prévision merveilleuse, chacune avec moi, chacune, oui : cette vie qui ne fut qu'un souffle, ces multiples vies dont, successivement, nous avons haussé les épaules.....

Que cette tête de femme me parut, soudain, un ex-voto qui ne pardonne pas !

Elle ouvrit la bouche où brillaient des dents fausses, et me dit, d'un ton puéril, pour sembler plus maternelle :

— Petit imbécile !

— Petit imbécile, répétèrent les autres à mi-voix.

Je fis un grand salut de cérémonie, de la tête et du buste, à cette matrone et le refis en me tournant vers chacune des assistantes.

Puis, je pivotai et m'enfuis par l'antichambre et l'escalier, en soufflant de satisfaction avec insolence.

Juste comme je franchissais le porche de la belle maison XVIII^e siècle, je me heurtai au berger, au cheval blanc, au cheval noir, à la chèvre et aux deux chiens à la queue leu leu.

Ils avaient fait leur toilette, nettoyé leur boue. Le ciel, du reste, brillait, maître des nuages mis en morceaux.

Ils étaient peignés avec soin. Même chacun portait dans les cheveux un petit bouquet de fleurs d'oranger.

— Trop tard, trop tard ! m'écriai-je en les toisant grossièrement. Le mariage est rompu ; vous pouvez vous en aller...

Et je passai.

A quelque distance, pourtant, je me retournai. Tous, en rond, devant le seuil, se tenaient tête basse, aussi découragés que les dames en rond, là-haut.

Seule, la chèvre se glissa en catimini et brouta, un à un, tous les bouquets de fleurs d'oranger.

HENRI HERTZ.

PROPOS AMORPHES

Grimpé sur mon paino, je suis l'Antéchrist coiffé d'un entonnoir de gramophone. Triomphant, j'entre en sautant sur la tête dans le hall du Pera-Palace de Constantinople et je fais tourner avec mes orteils une crécelle géante. Dieu vous bénisse, bourriques de clair-de-lune !

Prestige de la démente ! Faire une chose qui soit complètement inutile — un geste pur de causes et d'effets. Jusqu'ici — comme ailleurs celui de la pesanteur — c'est le règne de l'utilité ; désormais par l'absurde je vais m'évader...

Je recommence. C'est comme si j'étais seul au monde. Evénements de moi seul nés, de moi seul visibles ; la glace en oublie de refléter mon image. Nu, jusqu'à avoir perdu chair, os et toute consistance. Baignant sans effort (non pas au cœur d'un pauvre Rigaut) au cœur des choses. Etonné de l'existence indépendante et contradictoire de ce Rigaut qui se jauge faussement à son raisonnement ou à sa connaissance.

M'y voici. J'y suis. Ici, au sein de cette conscience, j'emplis mes poumons d'un oxygène consommateur mais qui rend l'air, ailleurs, irrespirable. Hors de cette pureté, tout est égal, toutes valeurs égales et il n'importe pas que je sois ministre ou portier. Ici, mes amis (mes amis, ai-je dit ?) ne me

suivront pas. Et où nous joindrons-nous ? Il n'y a plus à présent, entre nous, de possibilité d'échange ou de communication.

Fatale, valide et légitime Immobilité. (L'Inde n'est pas si loin). Moi, le plus bel ornement de cette chambre aussi vivant que la lampe et que le fauteuil !

* * *

L'orgueil amer de se sentir sans origines. Creux comme un mirliton, je circule à l'incertaine poursuite de tout ce qui pourrait remplir cette concavité. — Avidité et aridité ne se séparent que d'une petite lettre —. Sans but, cela va de soi, mais les autres savent s'en tenir à leur maison, à leur chambre ; sans maison, sans racines. A ma place pas plus et pas moins, dans ton lit, ô Rosalinde, qu'au cloître, ni près d'amis que seul.

Mon ventre est intact. Je n'ai pas de nombril, pas plus qu'Adam. Sans origine.

* * *

Il est bien évident que je suis nul. Me suis-je assez moqué des mots « cœur » et « âme » pour découvrir avec pâleur, un beau matin, qu'il ne m'en restait plus ! Je n'imagine rien d'aussi sec que moi. Je ne tiens à personne ni à rien. Je n'attends rien.

Je me rappelle avoir éclaté de rire. Je me rappelle avoir eu l'échine glacée à la pensée de la gloire. Je me rappelle avoir été ardeur d'amour.... Il n'y a plus aucune vie en moi. En dehors de l'ennui, je ne me trouve pas, je n'ai pas de place.

Tout a été surfait ! Surfaite la guerre ! Surfaits les « paradis artificiels ! » Et l'amour donc !...

Quel coup ! Mais on vivrait. Il n'y a au monde qu'une seule chose qui ne soit pas supportable : le sentiment de sa médiocrité.

JACQUES RIGAUT



LES ARTS

Pablo Picasso

Pendant une de ces récitations poétiques, ou auditions musicales, qu'organisa M. Léonce A. Rosenberg dans ses galeries frustes et revêches comme un pensoir de cénobite, on aimait d'entendre José-Maria Sert interpeller son compatriote d'un joyeux et ironique « eh ! Pablo !.. » à quoi répondaient plus ironiquement et joyeusement encore, la voix catalane et l'œil noir, gamin, du « *jeune maître* » ; c'est que sur les murs, et au piano, sur l'estrade, se manifestait un cubisme doctrinaire et prévoyant, le contraire du sien.

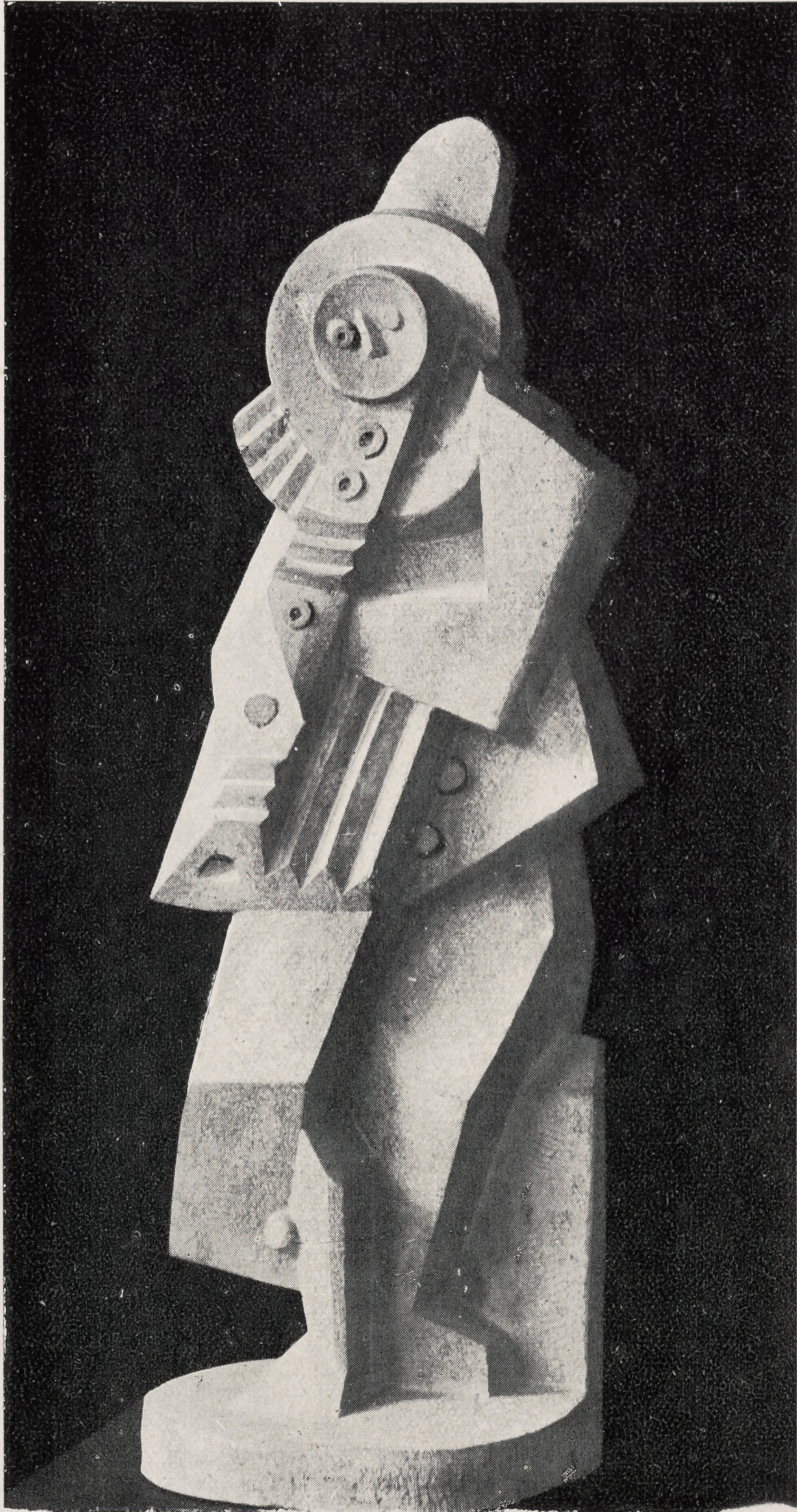
Je n'ai pas eu une seule conversation avec Picasso, et si je lui ai parlé c'est une fois au plus. Je le connais donc à peine mieux que ne le connaît quiconque fréquente les expositions, lit la littérature « avant-garde » et écoute, dissertant sur leur Orphée, ces fanatiques, ces frénétiques d'hier — mais dont certains refroidis aujourd'hui — qui depuis quelques ans lui composèrent un cortège de joueurs de lyre, un chœur frémissant « d'hosannahs ».

C'est sans doute parce que je suis si éloigné de Picasso, qu'on me demande de définir ici le point de vue d'où je le considère.

Néanmoins, je sais maintes petites choses sur Picasso, et, durant mon séjour en Catalogne, j'ai vu grand nombre de ses œuvres de jeunesse et, bien plus encore, écouté s'exprimant sur son compte, certains de ses camarades. Il me semble qu'en somme je connaisse Picasso comme ma poche (selon une image singulièrement arbitraire de la sagesse des nations) et que je pourrais faire sur lui des conférences, dans les Universités d'Oxford et d'Harvard, ou chez M. Léonce A. Rosenberg et chez Mlle Monier, mais ici avec moins d'assurance et loisir qu'outre-mer.

On ne sait par quelles cornes le prendre, ce maigre *toro* là. Il échappe à l'espada, aux banderilleros, et je ne vois guère que les lourds picadores aux bottes plombées de la critique d'art, qui subissent sans s'en émouvoir les attaques de ce petit animal aux tête-à-queue aussi imprévisibles que soudains. Une très charmante et rare supériorité de ce peintre, — dûe à son intelligence, à son sensible épiderme — sur ses confrères en cubisme : il n'a pas écrit, il ne fait point de théories. J'aime à croire presque qu'il ne sait pas trop ce qu'il fait..., ou, s'il est conscient, ne serait-ce comme nous nous imaginons ces ornemanistes maures dont les frères Tharaud nous décrivent les merveilleux tableaux de plâtre ajouré, du tombeau des Saadiens à Marrakech ? Là cet art « formel et volontaire le plus éloigné de la réalité qui se puisse concevoir, fait vibrer les murailles et les anime, pour ainsi dire, de la vivante chaleur de l'esprit. »

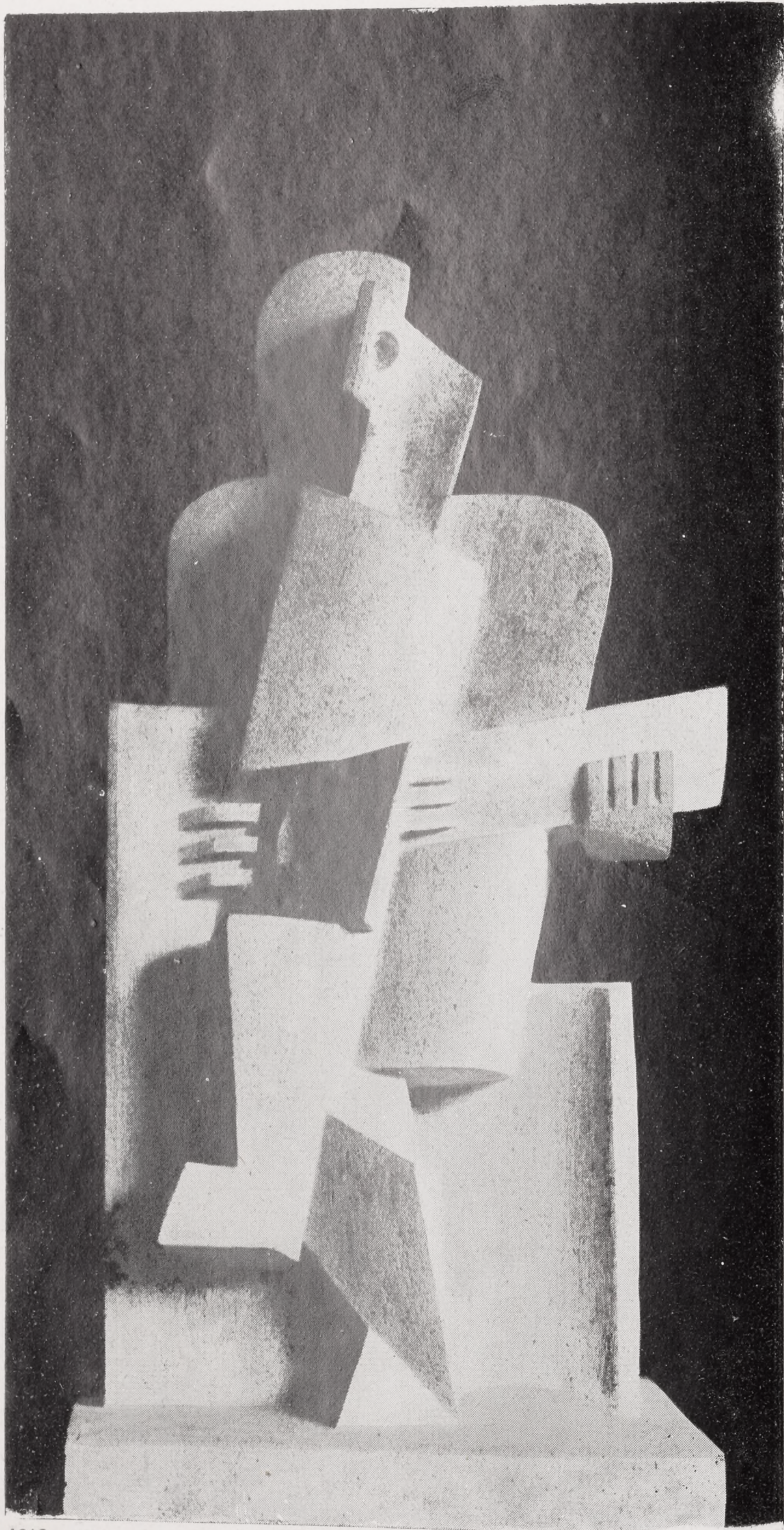
Cette fleur de la civilisation Andalouse dans l'Afrique du Nord, c'est



1919

PIERROT

LIPCHITZ



1918

LE GUITARISTE

LIPCHITZ



Portrait du Peintre

Collection Sborowski

KISLING



ROBERT MORTIER



SOLA

à elle que me ferait penser, parfois, la fleur de la civilisation ou de la décadence européenne, qu'est peut-être notre cubisme.

Je ne me demande pas si le cubisme est catalan, ou séquanien, s'il est né de Braque, parmi les asperges d'Argenteuil ou sur la Rambla, dans une Orchateria de Chufas ; que les grammairiens et les pédants exégètes en discutent, moi, je m'en f... ! Tout ce que je sais, c'est que si un peintre cubiste prend la plume pour exprimer ses sensations, ce qu'il appelle ses idées, par des mots ; s'il fait un article, une profession de foi, ou tout simplement, s'il croit nous convaincre, dans une conversation d'atelier, son effort est lamentable : le pauvre bougre ne convoie pas par le véhicule verbal, faute du terme propre et de syntaxe.

On me rapporte que la conversation de Picasso est merveilleuse de profondeur, d'imprévu, je croirais aussi l'avoir surprise je ne sais dans quel lieu d'où il ne m'aperçoit pas, car, en ma présence, il rit et ne dit rien.

L'homme qui peint ainsi que fait ce Picasso, est un malin, qui vous attend au coin de la rue, vous arrête au passage. Si vous vous retournez, car il nous a pris par derrière, il n'est plus reconnaissable. Fregoli a changé de coiffure et de cravate. Enfin pour tout résumer : il admire Raphaël — Pouvait-on s'attendre à moins, de ce rusé compère ? — il ne s'étend pas sur Chardin, comme les autres. Bon point !

A mon sens, habile à l'Art comme à la réclame et au commerce entre Raphaël et Satie, Picasso est le peintre — confectionniste moderne. Il se prend, peut-être, très au sérieux, mais il se garde bien d'en avoir l'air, par un dandysme pratique qui eût dégouté Laforgue — mais qu'importe car le Pierrot de Jules ferait de très mauvaises affaires, déjà, à « *l'Effort moderne* ». Sentimental, il aura son monument blanc à côté d'Alfred de Musset. Picasso ? Pas cela du tout ! A peine un André del Sarto ? Il ne faudrait pas beaucoup pour le pousser jusqu'à ce joli-là : une belle « commande » suffirait.

Si j'étais nouvelle riche et que j'accrochasse mon hamac avec des saucisses de bank-notes : « Viens ! — ordonnerais-je à ce Pablo — et décore pour moi ce boudoir (ou ce salon, ou cette chambre à coucher) de toutes les couleurs et astragales de mes désirs, si mal formulés par moi. Et raconte-moi des anecdotes. Nous danserons ensuite. »

Le sérieux des gens graves — en relation avec le cubisme — il est décidément intolérable. La contribution de Lhote à ce résultat académique est « *indéniable* », si vous consentez à y regarder d'un peu près. Autant fait sourire l'image d'un artiste capillaire traduisant en cheveux l'« *Enlèvement des Sabines* », autant admettrais-je que Pablo, dans le collant-mi-partie du Sanzio, prétendit refaire le médaillon de « la Loggia vaticane » dans le boudoir de M^{me} Mirandelle.

Pour moi, je vous le confesse en toute humilité, je préfère à tous ces brouillamini d'art-là, entrelacs, sixième dimension, blason d'Arlequin, pipe, journal et compotiers ivres, je préfère le *Pont de Mantes*, par Corot, un village du Vexin, une gelée blanche à Giverny, vers 1872, ou le visage de

Lola de Valence. A part cela, j'approuve Picasso, dont Louis Aragon dit : « Au moins, sa peinture ne me donne pas le mal de tête ».

Et voilà le grand mot prononcé ! Seulement, m'objectera Bergson : « On s'en était beaucoup donné, auparavant ».

Eternelle sottise. Bien plus simple qu'on ne croit, quoique abominablement compliqué cela semble ! Tel préférera la simplicité d'une bonne coupe du grand couturier, où l'ignorant ne verra que du feu. Le fin du fin peut résider dans une invisible (à première approche) perfection, dans l'apparente « difficulté » et complication du rébus que l'artiste vous propose.

Il faudrait tout de même se rappeler que plus il prétend à l'originalité plus le Neuf est semblable à ce qui le précéda. L'amusette, on la trouvera dans la formule par quoi un artiste, donne sa réponse à la question que lui pose la création d'une œuvre d'art — mais la question est simple et la donnée ne varie guère.

La nouveauté n'est jamais qu'une modification dans le maquillage de la Convention. L'Art et la Beauté se tiennent à part un peu à l'écart, et dans leur nudité, de froid tremblante, attendent les fards qui leur apprêtent un masque nouveau.

Tout n'est qu'habitude à prendre, — a dit M. Prud'homme —. Mais pour certains âges, croit-il, l'heure en est passée ; non, la souplesse de l'esprit s'accomode chez tous de l'attitude qu'il leur faut prendre pour reposer dans le lit.

Le vieillard gronde, aujourd'hui, parce que ses rhumatismes se rappellent trop souvent à lui, l'art lui imposant de ces contorsions douloureuses, qui font crier. Mais la préface de Tristan Tzara pour l'exposition de Picabia, serait claire comme l'eau du carafon sur la table de nuit, si le vieillard la buvait d'un trait — et la liste des conventions à détruire ou à secouer — angéliquement dressée par le Roumain Zurichois : *raccourcis, adversaire, disponible, régime, usage, député, pronostics, profondément, halles* — il pourrait en ajouter cent autres — est-ce là rien de plus grave et de plus difficile que l'inversion racinienne ?

Mais après tout, nous parlions de Beauté. Est-ce là de quoi il s'agit ? « Le jeu n'en vaut pas la chandelle ? »

Il serait aussi malaisé de dire s'il s'agit de *Vie*. Encore plus, si de *Vérité*. Mais s'il s'agit d'*Art* tout simplement ? Alors, ayez flair et odorat ! Celui qui en est doué, et chez qui le sens des valeurs n'est point encore oblitéré, au milieu de la dégoutante et huileuse mascarade aux gros parfums bon marché, qu'il hume : voici Picasso qui passe sous ses fenêtres.

J. E. BLANCHE.

Lautrec

Son art a d'abord plongé dans la vie, telle qu'il la voyait, telle qu'il la vivait. L'artiste, l'exécutant chez lui n'a fait que représenter les choses que l'homme aimait, n'a fait que s'appliquer à rendre ce que l'homme mêlé au monde y saisissait, comme correspondant à ses goûts et à sa nature. Lautrec n'a pas écrit, il n'a pas développé de système, il n'a pas pensé à formuler les principes auxquels il aurait obéi. Il n'a pas exposé aux Salons officiels, il n'a recherché ni les récompenses, ni les titres honorifiques. Il a été porté vers l'art et s'y est maintenu par la seule jouissance de rendre ce qui dans ses entours l'intéressait. La vie et l'œuvre chez lui sont donc restées se pénétrant l'une l'autre et ne peuvent être présentées que comme indissolublement unies.

Vers l'âge de treize ans, Lautrec eut les deux cuisses cassées. Les cuisses affaiblies se soudèrent mal et lui rendirent pour toujours la marche difficile. Ses jambes, à partir de l'accident, cessèrent de croître. Il devait rester toute sa vie disproportionné, le haut du corps assez développé mais porté par des jambes tronquées. Pour ajouter à cette disgrâce, il était myope et avait de grosses lèvres. Nous savons comment Lautrec reconnaissait sa déformation et ce qu'il en pensait, par les portraits-charges de lui-même qu'il a crayonnés.

Tel qu'il se voyait, il devait être amené à fuir son milieu, se sentant réellement humilié parmi les hommes désinvoltés et les femmes élégantes qui le composaient. De nature sensible, sa laideur physique explique que du monde aristocratique, où il ne pouvait être qu'un objet de pitié, il ait versé non seulement dans le monde des artistes, mais fort à côté dans celui des filles, qu'il devait aussi fréquenter. Il est un autre homme dont une difformité a empoisonné la vie, Lord Byron. Il était pied-bot et par ce que l'on sait du tourment que cette disgrâce lui a causé, on peut s'imaginer ce que Lautrec a dû souffrir de la conformation, qui a fait de lui une sorte de petit monstre, un nabot.

Ce ne fut pas par une détermination d'abord prise et un dessein arrêté, qu'il s'engagea dans la carrière d'artiste. Il y fut porté d'une manière accidentelle. Sa mère, établie à Paris, le temps de ses études, lui avait fait suivre les classes du lycée Condorcet. Il se préparait pour le baccalauréat, lorsqu'il vint à fréquenter René Princeteau, un peintre, un méridional, avec lequel son père entretenait des relations.

Princeteau était un peintre de chevaux. Lautrec qui, on peut dire, dès l'enfance avait reçu de son père le double goût des chevaux et du dessin, entré en intimité avec Princeteau, se sentit attiré par le genre de son art. Il se mit à côté de lui à dessiner et à peindre des chevaux. Ce qui n'avait d'abord été qu'une fantaisie devint bientôt une passion. Il continua donc assidu auprès de Princeteau, se tenant à son atelier, dans le faubourg Saint-Honoré. Il y rencontra John Lewis Brown, un méridional comme eux, un



bordelais, qui n'y était pas seulement amené par la communauté d'origine, mais encore par un goût identique pour la peinture de chevaux et d'élégants cavaliers.

Cependant Princeteau n'avait pas la prétention de pouvoir servir de véritable maître et Lautrec, après avoir poussé son essai d'apprentissage chez lui aussi loin que le permettaient les circonstances, éprouva le besoin de suivre un enseignement régulier. Il avait alors ressenti l'appel de la vocation. Il entra donc dans l'atelier de Bonnat. Il n'y resta qu'un temps assez court et passa dans celui de Cormon (1885-1886). Là il s'appliqua à apprendre les règles qu'on y enseignait. Il travailla comme les autres d'après le modèle, cherchant à le rendre avec conscience. Mais les natures originales empreignent d'abord ce qu'elles font de leur caractère propre et Lautrec s'est promptement laissé voir. Sa personnalité apparaît déjà dans ses études d'atelier, un connaisseur à leur vue ne saurait manquer de dire : Voilà des Lautrecs !

Sorti d'apprentissage, possédé du besoin de se développer, cherchant quels seraient les prédécesseurs dont il pourrait s'inspirer, il se prit d'admiration pour Degas. Lautrec, en se sentant attiré par l'art de Degas, montrait quelles étaient ses réelles propensions et les affinités qui l'entraînaient. Il entra en relations suivies avec Forain et, après Degas, donna son admiration à Manet et à Renoir. Les artistes japonais exercèrent aussi sur lui leur séduction, il leur doit certains traits et il a eu longtemps le désir de visiter le Japon. Il recevait de ses parents une pension qui, le mettant à l'abri des soucis matériels, lui a permis de s'adonner au genre de travail qui lui plaisait, sans s'inquiéter d'avantages pécuniaires à en retirer.

Dans un pays comme la France, où l'art de la peinture a été cultivé pendant plusieurs siècles, les maîtres se sont succédés, l'on peut dire, enchaînés les uns aux autres, chacun, quelles que fussent l'originalité et la puissance qu'il dût ensuite déployer, commençant à s'appuyer sur quelque prédécesseur. Les maîtres venus ainsi en succession se sont donc rattachés, à leur point de départ, à la tradition pour aller après en avant dans les voies de l'invention et contribuer, chacun à part soi, au développement de l'École française dans son ensemble. Lautrec porté vers Degas se reprenait ainsi à la tradition du style et du dessin, dans ce qu'ils avaient de classique mais aussi de bien français, comme s'appuyant sur l'observation de la vie.

Lautrec maître de son art va vouloir créer à son tour. Il est plongé dans le milieu parisien. Qu'y verra-t-il d'abord de particulier ?

Montmartre, à l'époque, se signalait par ses lieux de divertissement. Paris a connu de tout temps des établissements de plaisir, bals publics, petits théâtres, offrant aux visiteurs le spectacle de danses hardies et de scènes fantaisistes. Ceux qui pouvaient subsister traînaient une existence routinière, lorsque Montmartre avait vu éclore pour les éclipser, une série de bals, cabarets, tréteaux, ayant pris un caractère de nouveauté et une certaine forme artistique. Il reçut dès lors la visite du monde curieux de distractions faciles.

Tout se transforme et Montmartre s'est avec le temps transformé.



Il s'est, on peut dire, magnifié. Les établissements qui avaient d'abord surgi simplement se sont, avec le succès, enrichis et ornementés et, devenus célèbres, ont attiré les étrangers. Mais Lautrec, lorsqu'il débutait, trouvait Montmartre dans sa fleur. C'est ce Montmartre que, porté vers la vie joyeuse pour en jouir et jouir du plaisir de la rendre, il a vu et pratiqué.

THÉODORE DURET.

Extrait d'un ouvrage à paraître aux éditions Bernheim.

Lipchitz

L'inquiétude immense et le besoin d'aventure qui a si profondément remué la peinture moderne depuis un demi-siècle, semblaient avoir passé auprès des sculpteurs sans qu'ils en témoignassent beaucoup d'émotion. Tandis que les peintres frétant des vaisseaux fragiles, partaient vers des découvertes incertaines, et courageusement cinglaient vers des constellations nouvelles au risque de se briser et de disparaître, les sculpteurs adoptant une attitude prudente, accompagnaient les voyageurs de leurs vœux, mais demeuraient tranquillement au port. Faut-il les en blâmer ? Peut-être y aurait-il quelque injustice et quelque naïveté à la faire, car il apparaît clairement que par essence la sculpture court plus de risques dans les aventures. La sévérité dont elle ne saurait se départir, l'esclavage étroit où la tient la matière, rendent pour elle les routes difficiles à parcourir et expliquent que ses étapes soient plus longues et plus dures. D'ailleurs elle ne demeura pas complètement insensible au grand mouvement qui soulevait la peinture et quelques tentatives méritoires quoique mal préparées, furent faites en ces dernières années, il n'est que juste de le reconnaître.

Aucune de ces tentatives ne paraît avoir abouti. Il faut surtout en rendre responsables les conditions trop hasardeuses dans lesquelles elle furent entreprises. Jacques Lipchitz est le premier à mon sens, qui sans hâte inutile, sans gestes déclamatoires, ait mûri lentement sa résolution, et sachant bien quel but il voulait atteindre soit parti sur un navire bien gréé, ayant mis de son côté toutes les chances d'aboutir. Je crois que c'est cette sagesse, ce désir d'avancer toujours sûrement sans jamais brûler une étape, qui permet à l'œuvre de Lipchitz d'arriver à des certitudes, et qui lui a déjà rendu possibles des découvertes indiscutables.

Tandis que quelques sculpteurs, s'imaginaient avec candeur pouvoir trouver le renouvellement dont ils sentaient le besoin, dans l'emploi de matières, jusqu'ici négligées, ou dans une certaine confusion des genres qui mélangeait la sculpture et la peinture, Lipchitz sans prendre les moyens

pour la fin, eût conscience qu'il n'y avait là qu'un subterfuge et que les principes seuls étaient en cause. Il renonça à l'imitation, ayant compris qu'elle n'est dans l'art qu'un hors-d'œuvre secondaire, mais il se garda de la remplacer par des constructions arbitraires et trop individuelles pour être humaines, il comprit qu'il fallait trouver des équivalents capables d'atteindre notre cœur, sans cesser d'obéir aux lois profondes qui régissent la matière et qu'on ne saurait négliger sans que notre raison demeure inquiète et déçue.

Par là, son œuvre demeure rattachée à la tradition, du moins au seul aspect de la tradition qui ait quelque importance à nos yeux. Je ne crois pas en effet qu'il soit possible à un art plastique viable de rompre avec elle. Je ne crois pas qu'il nous soit permis de découvrir un monde nouveau, l'art est un monde fini, nous pouvons le parcourir dans tous les sens, mais il nous est interdit d'en sortir, sous peine de cesser d'être accessible aux autres hommes. Notez que ceci n'empêche point les découvertes, et n'interdit pas les aventures. La terre sphérique a été parcourue en tous sens, et pourtant aucun voyage n'a ressemblé à celui qui l'a précédé, de même qu'il n'est pas deux voyageurs qui aient rapporté de leurs courses lointaines des souvenirs identiques. La nouveauté véritable est en nous en effet, et il serait, je crois, faux de la chercher ailleurs. Les lois de l'œuvre d'art sont une barrière infranchissable, il serait vain de se casser la tête contre elle, mieux vaut regarder plus attentivement les réalités qu'elles enclosent, et y découvrir de nouvelles et mystérieuses concordances avec notre âme. Je ne pense pas que Lipchitz ait à un seul moment tenté de franchir la barrière. Il est trop profondément sculpteur pour en méconnaître la nécessité. Mais il a regardé le terrain que des centaines de générations avaient considéré avant lui, et il a aperçu des rapports insoupçonnés jusqu'ici. C'est en cela que parfois les travaux de Lipchitz amènent au bord de ma mémoire le souvenir des granits égyptiens ou chaldéens. Ses ouvrages ne leurs ressemblent en rien puisqu'ils sont issus d'une confrontation absolument neuve, pourtant ils sont partis d'un point de départ semblable. L'artisan de Thèbes ou de Memphis comme le sculpteur de notre époque ont été enfermés dans les mêmes barrières, ont parcouru des routes semblables, mais leurs réactions ont été diverses, ils ont abordé le paysage sous un angle différent et là réside toute la nouveauté. On excusera cet excès de comparaisons, mais j'ai tenu à exprimer clairement comment j'entends le traditionnalisme de Lipchitz, car il n'est pas de mot à notre époque qui prête à plus d'équivoques.

Toute l'œuvre de Lipchitz, d'ailleurs, apparaît comme un admirable exemple de soumission aux règles. Mais au lieu que tant d'artistes font des règles un simple instrument d'asservissement et de stérilité, il a su les employer à se donner plus de liberté. Il s'est appuyé sur elles, et assuré qu'elles le soutiendraient et viendraient étayer son effort, il a laissé jouer sa sensibilité, sans crainte de la voir s'égarer. Sous la protection des règles, il a pu transposer plastiquement dans la matière les rapports constants qu'il découvrait entre son instinct et le monde extérieur, il a pu recréer et demeurer intelligible pour notre cœur comme pour notre raison. Certes il n'a point

trouvé du premier coup — heureusement d'ailleurs — les limites de son effort et les moyens parfaitement adaptés au but qu'il se proposait, mais chaque étape a marqué une conquête nouvelle. S'il s'est trompé parfois, c'est à cause de la haute probité qu'il a en face de son art et aussi à cause du dédain qu'il ressent pour tout ce qui est hasard ou subterfuge. Il n'a jamais cherché à faire un chef-d'œuvre mais, ce qui est plus important, il a voulu voir clair en soi-même. C'est sa propre découverte qu'il a poursuivie constamment et c'est en la réalisant chaque jour davantage, qu'il est devenu plus émouvant pour nous, sans préméditation et presque à son insu.

Son œuvre toute entière s'efforce vers la pureté des intentions comme vers la pureté des moyens, — ces deux propositions étant indissolublement liées — et chez lui la pureté n'est point la sécheresse, mais ce dépouillement de l'idée comme de sa réalisation qui mène naturellement à la grandeur. De là l'austérité de ses ouvrages, ils portent la marque des longues méditations qui les ont accompagnés et du soin pieux avec lequel ils ont été mûris, nulle part on ne trouve trace de charme facile, et s'ils nous attirent, s'ils trouvent naturellement le chemin de notre cœur, c'est parce qu'ils sont l'expression plastique la plus pleine et la plus forte de cette parcelle d'humanité que chacun de nous porte en lui et qui est le véritable lien commun à tous les hommes, le seul qui leur puisse faire prendre conscience de leur dignité.

Tant de noblesse dans le but ne va pas sans de douloureux renoncements. Tous les grands artistes ont eu le courage d'y consentir, et Lipchitz n'a pas été sans en sentir la nécessité. A mesure qu'il progresse, l'étendue de ses sacrifices augmente et le choix qu'il fait est plus sévère, Il tend à ne nous donner que l'essentiel, ce qui nous peut atteindre directement, le reste est pour lui comme pour nous superflu. A chaque étape, la construction est plus stricte, plus pleine, les parties sont de plus en plus étroitement liées au tout, les plans se subordonnent davantage à la vie de l'ensemble et découlent plus logiquement les uns des autres. Point de modèle au sens strict du mot, mais un modèle plus subtil obtenu par la façon dont des plans simples se situent dans la lumière, l'appellent ou se dérobent à elle, une façon de suggérer la profondeur et l'épaisseur plutôt que de l'imiter. Là réside surtout la nouveauté des moyens d'expression de Lipchitz. Ils ne sont point nouveaux si on les prend en leur essence et on les peut retrouver dans le passé, mais ils sont renouvelés complètement par le seul fait de découler logiquement du but que se propose Lipchitz et aussi parce qu'il a su les relier étroitement à ce qu'il a en lui de plus profond et de plus intime.

J'ai noté au cours de ces lignes, tout ce qui m'a paru particulièrement caractéristique dans l'effort de ce sculpteur. Mais je suis obligé de m'arrêter là où commence le miracle, le seul important en dernier ressort, c'est-à-dire cette émotion humaine qui se dégage de l'œuvre d'art et nous la rend accessible et fraternelle. Ici les mots apparaissent vides de sens, et l'intuition s'avère toute puissante. J'ai exposé toutes les raisons logiques pour lesquelles

Lipchitz nous apparaît comme le grand — l'avenir dira peut-être même le seul — sculpteur de cette génération. Pour le reste ses œuvres parleront mieux que je ne saurais le faire.

BISSIERE.

Chronique

La Nationale. — Le syndicat des hôteliers, les membres de la famille, les amis des crépuscules et les protecteurs du nu ont convié MM. Van Dongen et Bourdelle à leur manifestation annuelle. M. Van Dongen dans ses amusantes imitations. M. Bourdelle étire la pierre, en force, jusqu'à la qualité du caoutchouc. Ayant parcouru les salles au pas de gymnastique notre préparation critique aux Artistes Français fut jugée insuffisante. M. Vauxcelles sollicité par le directeur d'un grand quotidien ami de la Beauté — l'or et l'amour, l'amour et l'art — a bien voulu se charger de la besogne.

Exposition Marcel Lenoir, chez Le Goupy. — Le peintre Marcel Lenoir avait prévenu par voie d'affiches ses amis et autres consommateurs qu'entre Michel Ange, Raphaël et lui, l'histoire de l'art n'était qu'un trou béant. Il signale aujourd'hui par le canal de M. Stanislas Fumet qu'il se rattache directement non pas à Cézanne, comme vous et moi, mais à l'éternité :

Le seul depuis Buonarotti
monsieur Lenoir fait des peintures ;
angelets ronds et sans bavures,
petits Jésus en bigoudis
monsieur Lenoir fait des peintures
qu'il veut bien vendre à Le Goupy.

Cinématographes et Fêtes. — M. Bernstein très en progrès depuis la guerre renonce définitivement au texte et produit un bon film : *La Rafale*. *La Fête Espagnole* marque également un sensible progrès sur le théâtre. M. Kistemaeker, égal à lui-même, fixe pour les générations à venir l'impudeur du comédien moderne et la veulerie de son public. Une fille ne fait pas grand honneur aux gestes de l'amour. Il y a pourtant dans son rôle une sorte de bas hommage à la force de vivre. Quelle excuse au geste de Mlle Fanny Ward, s'agenouillant avec des effets de poitrine et des larmes en glycérine parmi l'effroyable alignement d'un vrai cimetière du front, au service d'une histoire inepte, pour de l'argent ?... Seul, M. Paul Mounet nous semblait capable d'une telle sauvage incompréhension, d'un tel brutal irrespect alors qu'il traversait sans rire, costumé en roi nègre, les harmonies raciniennes, ou M. Sylvain plaquant sur le ciel de la tragédie grecque un visage de musée secret. Ici ou là, on accepte. Un film d'art présente un peintre sublime

versé dans la science des âmes au point d'en devenir fou. Il assassine sa femme qui vient d'organiser plusieurs programmes de musique italienne. Un jeune homme à fond clair de lune joue à tout propos le largo de Haendel, cependant que le Penseur, œuvre magnifique du génial Rodin, promène ses biceps sur le drame. Approximativement, le cerveau du prolétaire apprêté pendant dix ans, par les soins de Mme Aurel, de son frère en apostolat Georges Pioch et de la troupe Duncan, aux beautés de la vie simple et aux mystères de la demi-culture.

Ici nous nous affligeons. Deux cents ouvriers et ouvrières ont étudié pendant des mois les chœurs de la neuvième symphonie pour prendre part à une fête orchestrale. Deux ou trois mille syndiqués ont applaudi. L'effort en soi est admirable... Célébration de la Joie, avait-on promis. Pour accentuer le caractère orgiaque de la soirée une toccata de Bach, une sonate de Vienne — si jeunes et déjà si éclectiques ! — des poèmes de V. Hugo, de Chennevières (moins connu) et une sélection sur le testament esthétique du dur seigneur de Bayreuth. Quelques réflexions à propos : — Du danger, à fin d'annoblissement précipité, d'appauvrir encore la foule de ses plaisirs naturels. D'une impossible commune mesure entre le concert, le spectacle en général et l'organisation spirituelle, l'ordonnance religieuse des peuples à quoi prétendent les socialistes. De l'influence du musée, des saisons, des ballets, des récitals et festivals de toute nature sur les mœurs, le style et l'hygiène de notre civilisation. — Des effets de l'immersion hebdomadaire dans le sublime, de la conversation mensuelle avec l'Etre en soi sur le doux vendeur, sur l'honorable caissier. — De l'organisation intellectuelle du plaisir, avec bulletins explicatifs de Romain Rolland, interdiction d'entrer pendant l'exécution des œuvres et de sortir pour le dernier métro. Des chances de succès. — De la nécessité d'aller lentement. Ne pas commencer une civilisation nouvelle avec les somptueux déchets d'une civilisation morte. Le génie, luxe des sociétés riches... etc...

Faut-il le dire, le festival Dada nous a déçu. Excellent d'intentions et lourd de promesses l'inexpérience des artistes, leur pauvreté physique et leur manque d'organes en tous genres ont produit une pénible impression que le seul départ a pu effacer. On sentait comme la gêne timide du début et la crainte vague du coup de pied au derrière. Nous étions Dada, n'est-ce pas ? camarade Ergot, dit Théo, dit Pétrole, du 8^e R. A. P., quand tu précipitais la calebombe sur le chœur des Vosgiens ivres. après ta belle chanson « Allume, allume... », et tant d'autres soirs largement alcoolisés... Mais las ! que ces bacheliers se donnèrent de peine à faire les fols ! Dada nous doit de meilleurs jours. Il y a tant de possibilités : le suicide de M. Tzara au Trocadéro avec la musique de la garde républicaine, la danse du pilou-pilou par M. Breton dans le décor des cocotiers bleus de son enfance, costume d'avant les grandes chasses, l'assassinat de M. Cormon dans son avant-scène par M. Soupault préalablement dopé... Que sais-je ? Mais du nerf, de la poitrine, quelque chose. Ou le public retourne dormir à ses plaisirs officiels. Et les dadas sans public, on n'ose songer à ce qui peut advenir...

Les Livres, — Nous n'entreprendrons pas tout de même l'inventaire du bazar de M. Coquiot : les Indépendants. Il n'en a que faire ; les articles se demandent et le bureau de vente, publicité, recherches et recette ne désemplit pas. Leçon de confiance ! La critique d'impression est à la portée des sens les plus élémentaires comme des syntaxes les plus éperdues. Ce style vous plaît de journal départemental, qui n'a peur de rien et dit la vérité, toute la vérité ? Portez-moi des sujets, vous aurez des annonces, et des clichés, on paie en commentaires, et tant plus qu'il y a de sujets et d'épreuves, tant plus que le travail il est facile. Ce n'est pas M. Coquiot qui juge de l'œuvre du point de vue du volume et de la densité. On ne lui reprochera pas l'horreur apprise de l'élément psychologique et de la notation sentimentale... Vous voulez savoir pourquoi James Ensor est un maître ? Il osa « vomir les magistrats, les officiers, les gens décorés, les médecins, les politiciens et aussi toute la tourbe populaire, les ouvriers et les bourgeois... » Noble attitude et qui devait passer, un jour, de la feuille libertaire à la toile de chevalet. Et pourquoi reculer devant l'anecdote quand l'anecdote est belle ? Voici quelques-unes des exquis intentions découvertes par M. Coquiot dans la peinture de Chagall et qui font trépigner notre critique d'enthousiasme : « Sous un ciel d'ocre jaune et de jaune de Naples, strié de rouge... Deux hommes rasés, vêtus en garçons de cuisine, portent l'un devant l'autre un petit cercueil, suspendu de guingois sur les deux épaules gauches. L'un de ces plongeurs élève la main pour se rendre compte si la pluie tombe. Pendant ce temps un gamin le tire par sa veste ; et ce n'est pas tout ; car de la maison à étages, où une femme en cheveux pince à une fenêtre de la balaïka, une mère citrouille jette à toute volée un seau d'eau sur la tête du porteur qui cherche d'où vient la pluie. Tranquille comme Baptiste, un personnage à robe se promène près du manège-bijou, son parasol grand ouvert. Au premier plan, un gros chat se promène ; et un comédien à costume bariolé, le chef surmonté d'un bonnet pointu, gît à terre, tenant dans la main une lampe ou une lyre ; puis tout là-haut, enfin, en plein ciel, un homme qui se moque vraisemblablement du cortège funèbre, fait, les jambes en l'air, de la barre fixe ». Tant de goût dans la composition, tant de mesure dans le choix des personnages, tant de tact et tant d'humour dans l'esprit de leur relation, une telle diversité et, à la fois, une telle simplicité d'invention, font prévoir enfin la renaissance d'un de ces arts hautement intellectuels dont on a pu dire que tous les arts tiraient leur inspiration. M. Coquiot pousse la peinture dans le voie de l'idée. Nous nous en félicitons. Il fallait citer tout le passage.

M. Coquiot, un tantinet dillettante, habitué des spectacles montmartrois et des feuilletons illustrés demeure étonné devant une surface honnête de précieuse couleur et devant une ligne purement significative. Un portrait de Matisse par exemple, fin, grave et triste, ne lui inspire que des bonnes blagues de commis voyageurs qui aurait entendu, par erreur, du Shakespeare. On pardonne ces défaillances. L'auteur chante à l'ordinaire ses admirations avec la verve du gai collégien ébloui par les positions de sa première maî-

tressé ; et quand M. Coquiot verlainise et nous parle du « vert acide adorablement un peu criard de M. Gondouin », c'est la joie franche du bon colosse de la compagnie Charlie Chaplin dans une scène de petit jeune homme équivoque...

Pourquoi fouiller dans ces choses ! Parce qu'il serait peut-être temps de tirer la critique des combinaisons de camaraderie, des haines de quartiers et des questions de loyer. Nous ne croyons pas avec M. Gasquet qu'il s'agisse, pour activer notre renaissance, de taper sur le soleil du midi à seule fin d'en faire jaillir les adjectifs et autres matières sonores. Les hommes qui construisent se moquent absolument des promeneurs de grands journaux. Ils demandent qu'on leur passe des matériaux ; c'est une autre affaire. La travail de revue peut aider à démolir les ruines. Dans ce sens le livre de M. Coquiot attire l'attention.

L'œuvre de M. Gabriel Séailles sur Le Vinci n'attire pas l'attention... Nous tournions des pages... D'abord une indifférence irritée, puis un engourdissement point désagréable, un sentiment de sommeil conscient et comme de désincarnation... Légèreté, non-existence... Le lecteur se déplace doucement sur une route d'éther fade, flotte par des formes blanchâtres, des brumes fuyantes, d'éternelles platitudes : métaphores insipides, pensées pour diplômés, lieux communs dilués, que la main d'ombre frôle, que le cerveau pénètre, mol. Puis du blanc, rien que du blanc : fin. Le lecteur se retrouve, le souvenir ressurgit... Leonardo s'habillait bien, il jouait du luth sur un instrument d'argent à forme de tête de cheval qui devait être très joli, il était comme il faut, il n'a jamais fait de vilaines choses, en compagnie de l'orfèvre et du giletier, avec le petit Jacopo Saltarelli, dix sept ans, il a inventé le tournebroche et quantités d'instrument précis, il a découvert le *chiaroscuro* dont l'influence sur la peinture européenne fut des plus heureuses, comme on sait... Il a connu des heures « uniques et charmantes » et des lumières « tranquilles », il a peint des natures « apaisées » avec des fleuves qui « coulent dans la vallée », il a vu des plis « calmes », etc... Il savait tout, il comprenait tout, il saisissait tout, il exprimait tout.

Définitivement fermé aux choses de la science et ne partageant point le goût de feu Péladan pour les unisexuels gras, l'universalité de Léonardo nous frappe de plus d'étonnement que d'amour. Nous sommes donc à l'aise pour noter que nul ne peut aller plus loin, descendre plus bas dans la voie de l'admiration béate, de la servilité besogneuse et de la nullité agissante qu'un professeur de l'Université de Paris. Il y a des esprits valets qui se donnent aux grands hommes, comme il y a des cœurs fous qui se donnent aux soldats. Les premiers n'ont besoin ni de foi, ni de courage ; et, le seul risque, une honorable position.

GEORGES DUTHUIT.

Commentaires des temps présents

1^{er} MAI. — Nous avons dans l'année 52 dimanches, une dizaine de jours fériés légués par la tradition ecclésiastique, une autre demi-douzaine par la tradition nationale et républicaine. Soit à peu près le cinquième de notre vie pendant lequel la tyrannie des rites grégaires s'ajoute à celles innombrables de la nature et de la société, pour limiter ou canaliser l'emploi de notre temps et de nos facultés individuelles.

Il est juste, il est nécessaire, que pour couronner ce calendrier de notre liberté, une fête du travail vienne nous obliger une fois de plus dans l'année à ne pas travailler.

Ainsi aurons-nous tout loisir pour méditer et pour calculer le prix inestimable des quelques heures que nous possédons en propre parmi toutes les heures de notre existence.

Mais le 1^{er} Mai n'est pas seulement un jour chômé. Il est aussi, comme toutes les fêtes cultuelles, un symbole : une sorte de retraite préparatoire à l'ascension humaine vers le Paradis social.

Il est encore, cette année, un essai de répétition générale pour nos maîtres de demain. Car il faut bien que nous ayons des maîtres, et lorsque les maîtres d'hier et d'aujourd'hui ont accumulé trop de désordres et de mécontentements, l'heure est proche, de ceux qui les doivent remplacer.

Malheureusement, aux maîtres aussi il faut un maître, dans l'autre sens du mot. Et c'est le dernier de leurs soucis.

Aussi, quoiqu'il en soit des incertitudes politiques et sociales où nous vivons et dont le 1^{er} mai syndicaliste prétend dissiper les brouillards dans une aurore révolutionnaire, nous pouvons prédire à coup sûr ce qui sortira du conflit entre les vieux et les nouveaux préjugés, entre les passions rationalistes et les passions novatrices, entre l'aveuglement obstiné des vieux prêtres et les illusions ignorantes des nouveaux évangélistes, entre les appétits des parasites gras et ceux des parasites maigres; entre, enfin, toutes les indisciplines intellectuelles et morales : un peu plus de confusion dans les esprits et de peine à vivre pour les vrais travailleurs...

5 MAI. — G. de la Foucharrière nous brosse aujourd'hui l'un de ces divertissants et profonds rapprochements dont il a le secret, entre l'époque barbare où l'Inquisition brûlait les audacieux, coupables d'enfreindre le repos dominical; où les ouvriers, classés par corporations, devaient se soumettre à des règlements tyranniques et marcher en procession derrière les bannières mystiques — et notre époque de progrès où les travailleurs, aux jours de repos obligatoire, marchent, derrière la bannière corporative, vers la *nationalisation* au chant de *l'Internationale*.

Qu'importent à la foule, pourvu qu'elle ait les rites, les dogmes et leurs contradictions ? L'Internationale, pour les socialistes, n'a jamais été qu'une manifestation du culte égalitaire. Quand, par mégarde, ils entrent dans l'église concurrente, celle du culte national, il n'est rien de surprenant à ce que, par habitude, ils se découvrent respectueusement.

Au surplus, qu'est-ce que cette « nationalisation », sur laquelle le gouvernement et la C. G. T. font semblant à la fois de se chicaner et de chercher à se mettre d'accord, sans autre préoccupation véritable que de conserver leur pouvoir ou leur prestige ?

Tout simplement une « parlementarisation » de l'industrie. Le seul point dont on se préoccupe est de savoir quels éléments fourniront le plus grand nombre de « délégués », aux organismes à constituer.

Ces étourdis ne réfléchissent pas un instant que si les chemins de fer, comme toutes les entreprises démesurées, marchent si mal, c'est parce que le régime de l'irresponsabilité collective s'y substitue fatalement à celui de la responsabilité individuelle. Et ils ne trouvent d'autre remède que de les centraliser un peu plus, en diluant un peu plus les initiatives directrices...

Si, au lieu de « nationalisation », nous parlions, à propos de l'industrie multiforme de la circulation comme de toutes les autres industries, d'une décentralisation et d'une redistribution des tâches ?

7 MAI. — Le chargé d'affaires allemand apprend de la bouche de M. Millerand que le gouvernement français est très disposé à « favoriser la collaboration économique de la France et de l'Allemagne ».

Et si l'on se souciait un peu moins de l'entité France, de l'entité Allemagne et *tutti quanti*, pour laisser tranquillement les hommes échanger leurs services, sans demander s'ils sont français, allemands, ou chinois ? C'est le seul moyen de rendre leur collaboration véritablement « économique ».

8 MAI. — La Commission administrative de la C. G. T. nous dévoile sa grande pensée : créer une « Direction générale de l'Economie politique », émanation des intérêts économiques nationaux, groupés par professions.

Est-ce que Messieurs les cégétistes, pourraient commencer par définir en quoi consistent à leurs yeux « l'économie politique » et les « intérêts nationaux » — et nous expliquer en quoi la direction de groupements professionnels, qui représentera des compromis d'intérêts particuliers, sera qualifiée pour assurer l'intérêt général, c'est-à-dire celui des consommateurs dont vivent ces groupements ?

Nous découvrirons probablement alors, que leur conception de la vie sociale est assurément « politique », mais très discutablement « économique ».

Je connais une vieille chanson, qui se chante sur des airs différents mais dont le refrain varie peu : « les religions sont faites pour les prêtres — l'Etat est fait pour les puissants — les fonctions sont faites pour les fonctionnaires — le public est fait pour ses fournisseurs — l'échange est fait pour celui qui offre, et non pour celui qui demande ». Passera-t-elle un jour de mode ?

12 MAI. — Nouvel acte de la tragi-comédie offerte par les Impuissances de la politique et celles du syndicalisme.

M. Millerand, qui, selon la fructueuse tradition démagogique, a eu le mouvement ouvrier pour premier échelon de sa carrière, couronne celle-ci par un acte aussi verbalement réactionnaire que la loi de 1884 fut verbalement avancée. Il poursuit la C. G. T. pour infraction à l'art. 5 de cette loi,

selon lequel les syndicats professionnels doivent se borner à se concerter pour « l'étude et la défense de leurs intérêts économiques ».

Cela devait arriver. Les rares esprits clairvoyants qui ne se firent jamais d'illusions sur la valeur de la loi de 1884, l'avaient bien prévu. *L'étude* en commun des intérêts plus ou moins identiques, cela peut faire beaucoup de bien et cela ne fait de mal à personne. Mais la *défense*, c'est une autre paire de manches. Car, en matière syndicale comme en matière nationale, quiconque veut attaquer trouve toujours des prétextes défensifs.

La loi de 1884 n'a oublié qu'une chose, qui s'appelle le principe de la responsabilité. La coalition ne peut pas apporter de solutions économiques, car elle n'est pas fondée sur la valeur des services. Elle n'apporte que des solutions politiques, parce qu'elle est fondée sur la force du nombre ou de la puissance acquise. Ce n'est pas le syndicat qui donnera aux ouvriers leur juste dû, non pas corporativement mais individuellement dans chaque corporation : c'est l'association contractuelle de travail.

13 MAI. — On se prépare à se réunir à Spa entre Alliés et Allemands, mais on continue à se battre avec rage à Kiev entre Russes et Polonais, sinon entre Russes et Russes. Reverrons-nous un jour le temps où la violence apparaissait à tout le monde comme une manifestation imbécile des différences et des divergences que les hommes sont toujours finalement obligés de subir et d'accommoder à leurs besoins réciproques ? Peut-être. Ce sera lorsque les peuples aveugles, las de n'avoir eu pour chefs que des borgnes, réclameront la direction de ceux qui ont leurs deux yeux.

15 MAI. — Les troupes de la Reichswehr ayant évacué la Ruhr, celles de la France vont évacuer Francfort. Much ado about nothing. Mais si les prétendus dangers qui ont motivé ces mouvements militaires vident un peu plus les poches des contribuables français et allemands, on aura de part et d'autre donné aux généraux et aux officiers quelques prétextes d'existence. Sur ce point, les militarismes seront toujours d'accord, et toujours au-dessus du patriotisme, qui devrait cependant consister à ménager le sang et les ressources des patries. On ne fusille pas pour cela ses partisans. Ce désagrément n'arriva qu'à quelques aventuriers, comme naguère Bolo, comme aujourd'hui Toqué et ses émules de la « Gazette des Ardennes », malhabiles à concilier leurs petites affaires avec le culte des idoles.

20 MAI. A propos du change. — On constate depuis quelques jours une vive réaction dans le marché de change. La baisse continue du franc fait place à un relèvement brusque, et notre signe monétaire regagne en trois ou quatre jours ce qu'il avait perdu en près de deux mois. Le dollar, la livre, et autres devises de pays qui ont échappé à la guerre, ou qui, y étant entrés, ont moins que le nôtre laissé s'avaries leurs finances, voient diminuer leur formidable plus-value.

Ce phénomène va sans doute réjouir les optimistes. Les Pangloss du nationalisme qui d'ailleurs, affectaient de n'attacher qu'une importance restreinte à la dépréciation de notre monnaie relativement aux autres, vont maintenant s'emparer de la dépréciation de celles-ci pour affirmer



PAYSAGE A ST.-PAUL

G. FOURNIER

Collection Sborowski



que nous nous enrichissons, et que les désastreux effets financiers de la guerre sont un accident sans gravité qu'on verra rapidement faire place à l'inouïe prospérité de la victoire.

Quoiqu'il en soit du relèvement actuel du franc, lequel peut être le simple effet momentané d'une panique chez les gens qui avaient trop spéculé sur sa baisse rapide, je ne saurais, hélas, dans l'état économique et politique du monde, en tirer aucune conclusion favorable.

Que nous soyons dans la course à l'abîme, un peu plus ou moins en avance sur nos voisins, cela est très secondaire, tant que nous courrons tous ensemble sur la même pente. Que le dollar et la livre triplent ou doublent par comparaison avec le franc, ou au contraire qu'ils n'augmentent que de 50 ou de 25 pour cent, cela signifie simplement qu'ils achètent plus ou moins de francs, mais cela ne veut nullement dire que ni le franc, ni eux-mêmes achètent plus ou moins de choses. Or, c'est cela seul qui importe.

La plupart des gens qui se mêle de bavarder sur les questions économiques (on sait qu'il existe en cette matière deux catégories de compétences : celle des « économistes distingués » dont les journalistes et les littéraires se moquent ou se réclament selon le besoin de leurs causes, et qui n'ont pas le droit d'exprimer des vérités complexes, mais désagréables — et celle des journalistes et des littérateurs, qui eux ont le droit de parler de tout sans réfléchir pourvu que ce qu'ils disent soit suffisamment simpliste et suffisamment attrayant pour leur clientèle particulière) — la plupart, dis-je, des économistes improvisés, comme au surplus la plupart des hommes, possèdent une mentalité qui ne diffère de celle de nos ancêtres que par la quantité des objets sur lesquels elle a l'occasion de s'exercer. Pour eux, deux phénomènes concomitants qui frappent leur regard sont fatalement un effet et une cause. Ils n'imaginent pas que ce sont le plus souvent les deux effets apparents d'une même cause qu'ils n'aperçoivent pas ou qu'ils négligent.

C'est ainsi que la cherté de la vie apparaissant en même temps que la baisse de notre change, on s'empresse d'accuser ceci de cela. C'est la faute à Voltaire... C'est la faute à Rousseau... Il n'est pas jusqu'à des esprits de premier ordre, de véritables philoëophes d'intention parfois géniale, comme certain littérateur connu de mes amis, qui ne profèrent des absurdités semblables à celle-ci : « Nous n'avons pas de pain, parce que les Américains « préfèrent laisser pourrir leur blé plutôt que de nous compter le dollar à « moins de 18 francs » ! Ils ne songent pas à dire : « le dollar s'approche de « 18 francs — les Américains sont obligés de laisser pourrir leur blé plutôt « que d'en tirer en nous le vendant un profit, si faible soit-il, qu'ils ne sont « pas assez bêtes pour laisser échapper — et nous n'avons pas de pain — « tout cela uniquement parce que la guerre a détruit ou paralysé les moyens « matériels, les énergies individuelles et les conditions de sécurité et d'ini- « tiative indispensables à la production, à l'échange et à la circulation « des utilités produites en France et en Amérique, tandis que d'une part, « on a multiplié surtout en France, le papier-monnaie et les créances sur « un avenir hypothétique » !

La dépréciation du franc ne peut pas être indéfinie. A travers des fluctuations diverses, elle s'approche fatalement d'un point mort. Ce point peut se rencontrer au moment où nous serons sur le point de rouler, avec tous les autres peuples civilisés, dans le gouffre de la barbarie anti-économique, ou bien au contraire, au moment où grâce à une miraculeuse ségrégation des meilleurs éléments politiques dispersés dans l'agrégat civilisé et à la miraculeuse évolution politique qui en découlera et sauvera ainsi de la dissolution cet agrégat nous repartirons pour la nouvelle marche en avant de la civilisation.

Nous venons de traverser une période où l'on avait de plus en plus d'argent et de moins en moins de choses. Elle ne pouvait se prolonger. Si les conditions économiques et politiques du monde ne se modifient pas profondément, il faut qu'elle soit suivie par une autre période où l'on continuera à avoir de moins en moins de choses tout en ayant également de moins en moins d'argent, c'est-à-dire où les signes monétaires, franc, livre, dollar ou autres, pourront reprendre respectivement vis-à-vis des uns et des autres une valeur nominale relative plus normale, tout en perdant de plus en plus leur valeur réelle absolue, c'est-à-dire leur puissance d'achats.

Rien ne relèvera cette puissance, sinon le travail et la reconnaissance par les peuples, par les classes et par les gouvernements, que *tous les intérêts légitimes sont harmoniques, que seuls les intérêts qui se dressent les uns contre les autres sont des intérêts parasites et inharmoniques*, que tout ce qui favorise ceux-ci et contrarie ceux-là doit être détruit, et que la libre expansion de ceux-là à travers le monde, sous la sanction des responsabilités contractuelles et de la lumière morales, est le meilleur moyen de paralyser les autres.

H. L. FOLLIN.

Lettres allemandes

LA JEUNE POÉSIE

L'expressionnisme n'est en somme que l'âpre réaction contre le flou et le vague éthéré d'avant-guerre ; contre la légèreté d'âme et le nivellement des esprits, contre la mécanisation des forces spirituelles qui, dans un autre domaine, ont facilité l'éruption du 4 août 1914. Il ne s'agit pas d'un mouvement à intentions clownesques, à recherches extravagantes, mais bien d'un état d'esprit qui préoccupe toute une génération. Dans le principe trinitaire qui, à proportions inégales, dirige la destinée tragique du monde, ils ont fait leur part du Saint-Esprit. Nous assistons à une apothéose du cerveau,

de l'intelligence qui crée et produit pousse et fructifie, d'où jaillit, incendiaire et constructeur, l'élan vital. Il en résulte une forte déclaration de guerre au sentimentalisme énervant, à la contemplation bouddhique, à la fixité des opinions étroites, à la stabilité des notions reçues. Ce qui ne veut dire nullement qu'ils aient balayé du bord la tradition qui vivifie, dont le pouls bat incessamment, mais au contraire, ils entendent parler du passé, des cercueils pourris, à germes mortels. Cette jeunesse enseigne la destruction de la réalité en bloc, qui n'est que la cristallisation de la bêtise et de l'infériorité souchumaine. Tous les maux dont nous souffrons peuvent être dérivés de la prédominance de la matière et le réel est synonyme de vide mental. Et ces jeunes gens de s'enthousiasmer pour la faillite du matérialisme, de la science, de la psychologie, pour la banqueroute de toutes les actualités. Et, démiurges, ou se croyant tels, ils préconisent la création de paradis nouveaux. En 1912, Ludwig Rûbner lance dans « Die Aktion » son fameux manifeste : « Le poète prend parti dans la politique. » Politique à ici la belle signification d'action spirituelle qui détruira un jour la néfaste mentalité officielle.

Écoutons d'ailleurs les professions de foi expressionnistes des poètes les plus qualifiés à cet effet !

« *Ivan Goll* n'a pas de patrie : juif par le sort, né en France comme par hasard, un papier timbré le porte comme Allemand. *Ivan Goll* n'a pas d'âge : son enfance fut absorbée par des vieillards exsangues. Mars a assassiné sa jeunesse. Mais combien de vies faut-il pour devenir un homme.

Etre solitaire et bon comme les arbres silencieux et les pierres muettes : alors il serait le plus éloigné de la réalité et le plus rapproché de l'Art. »

Kurt Heynicke :

« Tu souris, homme, toi qui a le sens de l'existence bénie ?

« Oh, nous ne sommes rien. Un animal à l'étable. Seule notre âme est parfois une cathédrale où nous pouvons prier ensemble. »

Elsa Lasker-Schuler :

« Je suis né à Thèbes en Egypte, quoique je vinsse au monde à Elberfeld en Rhénanie. Jusqu'à douze ans j'allais à l'école, je devins Robinson, je vécus cinq ans en Orient et depuis je végète. »

Karl Otten :

« J'avoue que je n'ai jamais aimé les Allemands, et que je ne hais rien plus au monde que le bourgeois allemand depuis que je sais penser. Et depuis ce temps aussi j'aime la Russie et ce qu'en premier lieu je demande de chaque poète révolutionnaire, c'est qu'il partage cet amour. S'il saisit l'idée russe, il comprendra les erreurs de notre peuple. La lutte pour celle-là et contre celles-ci supprimera la contradiction dans le poète allemand et sa vie réalisera alors la synthèse de personnalité et d'action : révolutionnaire et poète !

N'ayez pas peur des prisons — elles sont ridicules et leurs portes closes sont des arcs de triomphe pour célébrer votre courage. Les fusils tuent bien le corps, mais l'esprit survivra éternellement. »

Alfred Wolfenstein :

« Je naquis en beaucoup de jours. Qui malgré cela a vu la lueur du monde, ne peut décrire sa vie dans l'obscurité. La biographie n'existe pas ; chaque mot qui n'a pas été créé, a subi un viol muet. Seul ce qu'un homme construit, a une langue ; pour former l'homme : et seule cette œuvre a une valeur. Il restera un fantôme ; car sa naissance ne représente pas une origine et la mort ne terminera rien. C'est là notre délivrance, que nous tenons des étoiles — et c'est là en même temps l'éternel danger d'une vie crépusculaire. Mais toute poésie se moque du danger et elle proclame : Nous devons exclusivement reproduire ce qui est nôtre. A notre tombe viendront seuls ceux qui ne voient pas nos formes. »

Et puis ces lignes, que le plus profond et le plus lucide critique des tentatives expressionnistes Kurt Pinthuis leur a consacrées :

« Jamais l'esthète et l'Art pour l'Art ne furent à un tel degré voués au mépris que justement dans cette littérature qui est dans son entière éruption, explosion, intensité et qui doit l'être pour percer d'outre en outre la croute revêche du passé. C'est pourquoi elle néglige comme moyen de sensation, la description naturaliste de la réalité quoique ce réel pourri fût si tangible ; mais elle se crée elle-même avec une énergie inouïe et brutale ses moyens d'expression et les trouve dans la force accélératrice de l'esprit (ne s'efforçant nullement d'ailleurs d'en éviter les abus !) Elle lance son cosmorama... en un paroxysme extatique, en une tristesse martyrisante, en une douce et musicale élégie, avec la simultanéité de sentiments qui s'entrechoquent, dans la destruction chaotique de la langue, dans la caricature térébrante de l'enfer terrestre, dans sa nostalgie démente de Dieu, de la bonté, de l'amour et de la fraternisation. Et ainsi le social ne sera-t-il jamais présenté en détail exact, en une peinture objective de la misère (comme par l'art de 1890), mais il sera toujours envisagé comme une perspective générale, enregistré dans les grandes idées humanitaires. Même la guerre qui a broyé beaucoup de ces poètes, n'est jamais décrite avec réalisme... »

Résumons : La matérialité des faits est considérée comme secondaire, seules importent les grandes directives qui régissent la vie. L'incident et l'à-côté ne sont rien dans une totalité. L'expressionniste déteste tout ce qui est relatif et compromission, il se trouve en pleine atmosphère de l'Absolu. Ce qui ne veut pas dire qu'il habite les sommets et les tours d'ivoire, au contraire, il préfère être écrasé par la vie que d'en être éloigné. Il hait la distance et compose ses visions toujours grandioses, toujours cosmiques en accumulant de pauvres petites choses. Son pathétique moralise, car les malédictions et les anathèmes dont il accable Dieu et les hommes, reposent sur sa volonté ferme et inébranlable de changer le contenu du monde.

POL MICHEL.

LA FIN DU MONDE*

Le couvre-chef s'échappe des têtes pointues.
Dans l'atmosphère rôdent des semblants de cris.
Des couvreurs glissent et viennent s'écraser en bas.
On lit que la marée ravage les plages.

C'est l'ouragan, les mers sauvages bondissent,
La terre s'écroule, les digues disparaissent.
Et bien des hommes ont attrapé un rhume.
Les chemins de fer s'envolent des viaducs.

JAKOB VAN HODDIS.

SYNTHÈSE

Nuit taciturne. Maison de silence.
Je suis comme les étoiles muettes.
J'envoie encore la mienne lumière
Dans une nuit qui m'appartient.

Laissant les antres, cieux, boues et bétail
J'ai fait retour à mon cerveau.
Même les faveurs au féminin
Ne sont que douce manie.

Je roule un monde. Je râle un rapt.
Je me vautre la nuit dans le bonheur.
Aucune mort, aucune poussière,
Ne rend mon moi à la planète.

GOTTFRIED BENN.

DÉSESPOIR

De longues semaines je n'ai dit un mot,
Je vis dans une solitude torride.
Nulle étoile ne gazouille au ciel.
Je voudrais tant crever.
L'étroit attriste mes yeux si pâles.
Je me blottis dans un humble coin
Etre petit comme une araignée
Hélas! on ne veut pas me broyer
Je n'ai fait de mal à personne.
J'ai aidé un peu les hommes de bien.
Bonheur, tu m'échappes lâchement.
On ne daigne même pas m'ensevelir vivant.

ALBERT EHRENSTEIN.

(*) De ce poème, paru en 1911, est née *Expressionniste*.

APPARITION

Les ombres se pressent autour d'un festin
Voltigent à travers la nuit comme des peaux blanches.
Levez les coupes, amis ! Il y a des verres qui ne sonnent pas.
Une étoile oubliée scintille au milieu de nous.
Pauvre fou qui croit que l'homme est enfermé
Dans le petit espace qui s'étend du crâne au talon !
Les cris stridents du cœur, les bras de fantôme
Qui s'accrochent aux anneaux des portes divines !
Foi, au regard de sphinx, flaires-tu l'éternité ?
Et toi, beau profil mélancolique, inclines-tu le front
Vers les méandres insondables du ciel ?
Hercule, tes membres se tordent-ils sur les plateaux de l'Éternel ?
Où voir à présent, origine, fin et retour ?
Nous ne savons plus en rire, toutes les erreurs fraternisent.
Des mondes entiers tombent sans bruit
Dans les plis ténébreux de nos vêtements.

WILHELM KLEMM.

CE MATIN

Les femmes crépusculaires ont la parole anémique
Et, timides sanglotent des silences gauches.
Le jour aveugle, gris sur gris, éclate sans lueur
En léchant, drapeaux noirs, leur grande douleur
Leurs jambes traînent comme sous une pluie de sang.
Les bras très mous balancent faiblement,
Les sourdes rues roulent un deuil vide,
Les enfants crient et claquent des mains.

PIER VANAICHEN.

Ces poèmes sont extraits de : *Menschheits Dämmerung, Symphonie jungster Dichtung* de Kurt Pinthuis publiés par *Ernst Rowohlt Verlag*, Berlin.

Lettres italiennes

FUTURISTES ET NÉOPRIMITIFS

« L'art c'est la mode... La mode c'est l'atmosphère dans laquelle se meuvent, vivent et respirent les artistes véritablement créateurs d'une époque » écrit A. Soffici, « *Etre à la mode, cela veut dire être moderne... une mode artistique passe et après une période d'oubli elle reparait. La poésie de Dante redevient à la mode, de même Giotto, de même la vieille musique italienne. L'art le plus puissant est celui qui redevient régulièrement à la mode dans les périodes de renaissance.* »

De Chirico s'élève contre la partialité, veut un art de synthèse et « le retour au métier », ce qui est un peu le retour à l'homme, au dessin (il est de l'avis d'Ingres qu'il cite : un tableau bien dessiné est toujours assez bien peint). Chirico est maintenant contre le futurisme qui est « manque de profondeur et de construction, hermaphroditisme sentimental, plastique pédéraste, faux lyrisme. En fait de métier, le futurisme a donné le coup de grâce à la peinture italienne ».

Tout cela est écrit pour justifier les essais de construction néoprimitives de Carra, Sofficci, Chirico. Mais si le cubisme est une discipline et non une esthétique, ce néoprimitivisme (espèce de « petit nègre » de l'art) satisfait moins encore. C'est une réaction, une mode, mais ce n'est pas encore de l'art.

Pour la synthèse et contre le futurisme, disent-ils. Pour la synthèse et contre les cuistres, disent les futuristes. Nombreux sont encore ceux qui restent au futuriste traditionnel. *Roma futurista* est l'organe de futuristes-arditis. Dans un récent numéro, un article de *F. Arari* sous le titre : *Le théâtre aérien futuriste*. Le vol deviendra l'expression artistique de nos états d'âme.

Vols dialogués. — Pantomimes et danses aériennes.

Tableaux futuristes aériens. — Mots en liberté aériens.

Les Français ont la gloire d'avoir inventé le looping, la vrille et le tonneau. Les Anglais se distinguent en exécutant ces acrobaties à une moindre hauteur.

Mais les aviateurs italiens sont les acrobates par excellence, les jongleurs de l'espace, les clowns infatigables, bizarres et très personnels du grand cirque aérien.

Pour nous autres aviateurs futuristes le ciel devient un véritable théâtre. Nous aimons à nous arracher en haut perpendiculairement, puis plonger verticalement dans le vide ; tournoyer dans l'ivresse des virages et nous abandonner dans le remous des spirales qui vont se resserrant autour d'un invisible escalier en colimaçon, cabrioler deux, trois, dix fois dans l'allégresse grandissante des loopings et tomber en tournoyant ; nous bercer en des chutes languissantes de feuilles mortes, ou nous étourdir par une série mouvementée de tonneaux. Nous aimons varier notre étonnante gymnastique sur les invisibles trapèzes de l'atmosphère pour former avec nos aéroplanes une grande girandole aérienne.

Les aviateurs futuristes sont en train de créer aujourd'hui une nouvelle forme d'art qui exprimera, moyennant le vol, les états d'âme les plus complexes.

Par les rythmes berceurs et les cabrements de nos aéroplanes, leurs bizarres big-zags et leurs hiéroglyphes les plus imprévus, par les cabrioles les plus divertissantes exécutées suivant un dessin voulu, nous manifestons aux foules, du haut du ciel, nos sensations les plus intimes et notre lyrisme personnel d'hommes volants.

Cet art est analogue à la danse, mais infiniment supérieur par l'ampleur de la scène et son extraordinaire dynamisme dans les trois dimensions de l'espace.

J'ai constaté combien il est facile à la foule spectatrice de suivre et de comprendre les moindres nuances des différents états d'âme de l'aviateur.

Etant donnée l'identification du pilote et de son aéroplane, celui-ci devient le prolongement de son corps : les os, les tendons, les muscles et les nerfs se prolongent dans les fils et les câbles. Il n'y a presque pas de différence entre les bons chauffeurs d'automobiles de course ; on note au contraire que chaque aviateur a sa manière spéciale de voler. Un aviateur ne vole pas toujours de la même manière. Le vol est donc toujours l'expression précise de l'état d'âme du pilote. Le looping manifeste l'impatience ou la colère. Les renversements alternés à droite et à gauche indiquent nonchalance étourdie, et les longs vols planés expriment la nostalgie et la fatigue. Les arrêts soudains suivis de spirales plus ou moins prolongées, les cabrements, les plonges, et toutes les combinaisons infinies de ces manœuvres donnent la représentation exacte et claire d'une suite d'états d'âme. Si on multiplie les aéroplanes, on arrive aisément à composer de véritables dialogues et de grandes actions dramatiques. Tous ceux qui ont assisté à des combats aériens ont aisément apprécié les différents tempéraments des combattants, leur volonté agressive, leur adresse enveloppante et leur prudence calculée. Il n'y avait pourtant là que des éléments de théâtre aérien. Notre théâtre aérien futuriste se propose d'accentuer et de perfectionner les acrobaties des aéroplanes et celles des aviateurs qui, grimpés sur le fuselage et sur les ailes savent modifier et animer les profils des aéroplanes.

Dans nos vols dialogués et nos mots et liberté aériens, le sexe des acteurs sera mis en relief par la forme des aéroplanes, la voix du moteur et le rythme spécial du vol. La voix du moteur peut être réglée en plein ou réduite, hachée en éclats brusques et impérieux, ou modulée en gammes hautes et basses, ce qui constitue une expression musicale et bruitiste qui complètera le drame aérien. Russolo, l'inventeur des bruiteurs futuristes, a créé une capote métallique qui augmente les bruits du moteur et un échappement qui en règle la sonorité, sans en modifier la force. Chaque aéroplane et chaque dirigeable sera peint, ou camouflé (animaux, machines, maisons) et signé par un peintre futuriste. Les peintres futuristes Balla, Russolo, Funi, Depero, Dudreville, Baldessari, Rosai, Ferrazzi, Ginna, Primo Conti, Sironi, etc., ont déjà trouvé de fantastiques décorations pour aéroplanes. Nous aurons en outre le lancement expressif de poussières colorées, confettis, feux d'artifice perfectionnés, parachutes, fantoches en baudruche, petits ballons colorés, etc. Les aviateurs futuristes réaliseront dans le ciel de Milan de grandes représentations de théâtre aérien (vols dialogués, pantomimes, danses et grands poèmes mots-libristes aériens, créés par les poètes futuristes Marinetti, Buzzi, Corra, Folgore, Mazza, Settimelli, Chiti, Cangiullo, Jamar, Nannetti, Dessy, Vieri, etc.). Sur les innombrables spectateurs

couchés, les aéroplanes bariolés ou camouflés danseront le jour dans les zones colorées, formées par les poussières qu'ils auront répandues et composeront, durant la nuit, de mobiles constellations et des danses, dans les gerbes éclatantes des projecteurs.

1.) Le Théâtre aérien futuriste sera une merveilleuse école populaire d'héroïsme.

2.) Le Théâtre aérien sera le premier théâtre vraiment démocratique parce qu'il sera offert gratuitement à des millions de spectateurs. Les pauvres auront enfin leur théâtre.

3.) Le Théâtre aérien, par l'ampleur de ses spectacles, le concours des foules et l'émulation de ses acteurs volants, parmi lesquels brilleront bientôt des Zacconi, Duse, Caruso, Tamagno de l'air, stimulera d'une façon décisive l'aviation.

TOKINE.

Curiosités Esthétiques

LE SUBURBANISME

Il existe, dans la banlieue de Paris, un groupe de poètes, qui ont résolu, sous une forme en quelque sorte communiste, le problème de la vie. Ces Sages ont créé une école — le Suburbanisme — puisqu'aussi bien on ne peut réunir dans une brasserie, un hôtel meublé ou un restaurant, deux ou trois écrivains sans qu'ils entreprennent de « coordonner leurs efforts ».

Nous avons accueilli ces poètes, qui nous furent révélés par M. Henri Beraud. Les « Suburbanistes » ne visent ni au scandale ni au profit. Ils se contentent de la persécution qui guette quiconque prétend penser sans contrainte.

EROS

A la mémoire du douanier Rousseau.

Ah ! si elles pouvaient durer toujours
Les véritables amours,
Mais tout n'a qu'un temps
Après l'hiver le printemps.
Les jeunes filles se créent des amants,
Les jeunes gens, le mois d'avril,
Cherchent à faire leur chenil.
Les jeunes filles, au mois de mai
Cherchent à se marier.
Tout comme au mois de février.
Car l'amitié n'a pas de limites,
Elle se loge même chez les ermites.

Mon bien cher Frère qui était curé de sa paroisse
 Me disait « Ces grandes fillasses, c'est pire que des chèvres
 Elles ne sont bonnes qu'à brouter de l'herbe et à manger du foin
 Ça se marie et elles ne sont point créées
 Quelles prennent le chemin de la mort.
 C'est honteux !
 Tout cela vit comme de véritables cochons à l'écurie .
 Leurs parents les élèvent comme des truies.
 Et aussitôt qu'elles ont mal à un doigt de pied
 Elles s'en viennent trouver ce bon monsieur le curé.
 Il y a de quoi prendre une trique
 Pour taper comme sur des bourriques.
 Votre France, pays de figures diaboliques, de mal lavés,
 A l'heure de leur mort ils sont tous effrayés
 Je repars avec mes nègres dont je suis adoré
 Mais rester plus longtemps ici, j'ai trop pleuré. »
 La Destinée c'est l'Inconnu.
 On ne sait jamais où on finira,
 Quand on se rappelle où on a commencé,
 Quand on a eu de bons souvenirs
 C'est toujours au point de départ que l'on aspire.
 Quand on a eu le malheur de s'expatrier
 On n'est pas certain de rentrer
 Dans sa patrie
 Disait Saint-Louis.

MARIA PEQUIALE.

ESTHÉTIQUE

A M. Louis de Gonzague Frick.

Si je monte une belle écurie
 Je vous ferai gagner à tous le grand prix,
 Pour que tout le monde en bénéficie
 Ce jour-là ce sera pro Deo gratis.
 Mourir pour la patrie,
 Mourir pour la patrie,
 C'est le sort le plus beau
 Le plus digne d'envie,
 C'est le sort le plus beau.
 Dans vos six jours de la semaine
 Préparez vos porte-monnaie
 Pour aller vous distraire le septième,
 Vous en serez émerveillés.
 Pour reprendre votre ouvrage
 Vous serez mieux disposés et vous aurez de quoi recommencer

Vous ne pourrez pas vous en lasser.
Voilà la vraie vie que je me promets
Quand je le pourrai.
Ceux qui voudront suivre mon exemple,
Le trouveront parfait
Même sans jouer.
Allons-y, macaroni,
A la fête à Choisy,
Le président,
Vous y attend.
Pour vous recevoir chapeau bas
A grands coups de pied dans les tibias.
Ainsi-soit-il.

JEAN BLANMÔEL.

LA JEUNE FILLE EN PLEURS

A Marcel Proust.

Tu sais que je ne vois plus notre oncle Hugo.
Tu sais Monsieur, mon père Méphisto.
Sais-tu papa Charlot que tu as un fils ?
Et que ton fils, est mon père Monsieur Dufy.
Dis-moi, te rappelles-tu, qu'un jour, à Néron,
Qu'un jour avec mon Edouard, je dansais en rond,
Si tu voulais papa, dis-moi, je me marierais ?
Je griffonne, vilaine plume : dis si tu m'excusais !
Chère maman Eugénie, dis-moi, maman Amélie
Père, bien-aimé Charlot, dis-moi ? Je me marie ?
Père, bien-aimé Robertot, dis-moi ? Je me marie ?
Oui, ma fille bien-aimée le mariage est accordé.
Oui, soudain me répondent pour toi mes mères aimées
Oui voyager et même Mr Wok ?.. je préfère.
Dis-moi Charlot ? aime-tu je prenne la mer.
Oui ma sœur bien-aimée, ton mari accordé,
Bien sûr Charlot bien-aimé, je suis pâmée...
Chère maman Eugénie affranchis, je te prie
Avec quinze centimes la lettre que voici.
Avec une enveloppe, 10 rue de la Verrerie.
Oui, bonnes mères, je l'entends rire au loin,
Déjà impatienté Monsieur Dufy Charlot
Qu'il me tarde de voir Monsieur Wok l'Aristo.
Reçois mon père aimé de notre cher oncle Hugo
Tu sais papa que j'aime mon papa d'Yvetot
Il t'embrasse bien aussi, Monsieur Victor Hugo.

IVAN LE FOULOC.

REGRET

Tais-toi amie tu veux mentir
Mais dans tes yeux j'ai lu depuis,
Que tu étais plus que bonne, mais si.
Mais oui, tu m'aimes, vois ton sourire,
Pourquoi dire non puisque tu ris.
Laisse-moi t'avoir pour toujours
Alors seulement apparaîtra l'amour
Que tu m'as inspiré ma mie.
Car quand j'ai aimé, je n'étais pas en âge
D'être à hauteur de cette tâche.

JOSEPH DOUCHER.



Morin Jean

A NOS LECTEURS

ACTION n'est point faite pour la satisfaction de quelques écrivains mais pour celle des lecteurs attachés à la révélation d'œuvres ardentes et novatrices qui garantissent notre force vitale.

ACTION accepte la collaboration de quiconque veut exprimer librement sa pensée, à condition que notre titre soit justifié, notre dessein étant de rester hors les écoles, les tendances et les opinions, afin de réaliser une œuvre dépassant l'actualité. Nous sommes animés d'une puissance de volonté qui nous permet d'espérer les plus belles destinées pour notre entreprise. Notre époque abonde en essais de tous genres, économiques, philosophiques et artistiques. **ACTION** situe et commente les problèmes du temps présent et en fait la *Somme*.

De style viril, combattant toutes décadences et avant tout créatrice, elle ne s'attachera qu'à étudier les idées des hommes vivants et leurs œuvres. On dit couramment qu'en France, tout ce qui a de la valeur ne peut subsister, que seule la médiocrité triomphe.

Prouvez-nous le contraire ; aidez-nous à vivre et à créer.

Si notre effort vous est sympathique, procurez-nous des abonnés, confiez-nous le soin de vos éditions, travaux d'impression, catalogues et publicité. Faites souscrire à nos ouvrages, faites lire la revue. Toute personne nous ayant procuré cinq abonnements recevra la revue gratuitement pendant un an.

ÉDITIONS ACTION

VIENT DE PARAÎTRE

Collection: L'ART D'AUJOURD'HUI. — LIPCHITZ, par MAURICE RAYNAL,
ouvrage orné de 21 reproductions des œuvres du Sculpteur

50 exemplaires numérotés de 1 à 50, sur Hollande, format 1/4 coquille 100 fr.

500 exemplaires numérotés de 51 à 551, sur beau couché, format 1/4 coq. 15 fr.

L'ÉLITE QUI NE VIENT PAS, H. L. FOLLIN

Tract individualiste de la série de « l'Ordre Naturel » Prix 1 fr.

Les Commandes de Librairie pour ces deux ouvrages doivent être adressées
Au Sans Pareil, 37, Avenue Kléber, Paris.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

Ouvrages actuellement en souscription

VOYAGE EN AUTOBUS, poème par Marcel SAUVAGE, orné de 4 images
par Max JACOB.

50 exemplaires sur Hollande, format Action, numérotés
de 1 à 50 Prix 20 francs

500 exemplaires, sur beau papier, format Action, numérotés
de 51 à 550 Prix 5 francs

MAX JACOB. *Poèmes et Nouvelles* illustrés par l'auteur.

MAURICE RAYNAL... .. *L'art d'être un imbécile.*

FLORENT FELS *Marie du Nord*, roman, avec des dessins et
bois de VLAMINCK.

GEORGES DUTHUIT.... *Matisse*, esquisse biographique et 16 repro-
ductions des œuvres du peintre.

Tous ces ouvrages sont à tirage limité à 500 exemplaires ordinaires, à 5 francs, numérotés
de 51 à 551; et 50 exemplaires sur papier luxe justifiés de 1 à 50, au prix de 20 fr.

Ces ouvrages seront majorés de 25 % à leur mise en vente en librairie.

Pour les ouvrages en souscription écrire à FLORENT FELS, 18, Rue Feydeau, Paris

Portrait de *Guillaume Apollinaire*, par MARCOUSSIS..... 100 fr.

Eau-forte à tirage limité à 30 exempl. numérotés. Grandeur du cuivre 28×50.

Épreuve format " Art ".

ACTION

SOMMAIRES DES PRÉCÉDENTS NUMÉROS

I

La Conception stendhalienne du héros : Julien Sorel, GABRIEL BRUNET. — Entrepôt Voltaire, MAX JACOB. — Poème, MARCEL MILLET. — Première chambre du muséum criminel du policier Laitance, ANDRÉ SALMON. — Plantin, CHRISTIAN. — Éloge de Landru, GEORGES GABORY. — L'harmonie des mouvements, FLORENT FELS. — Notes sur la Pathogénie, BLAISE CENDRARS. — La peinture, MAURICE RAYNAL. — La musique de Stravinsky, LEIGH HENRY. — Mémoires d'un marin, GABORY. 15 bois gravés de GALANIS.

L'édition de luxe comporte une gouache originale d'ALBERT GLEIZES

II

Titania, ANDRÉ SUARÈS. — Eric Satie, JEAN COCTEAU. — 1910-1920, ANDRÉ SALMON. — Poèmes, MAX JACOB. — Rondeau, ANDRÉ MARY. — Han Ryner, RENÉE DUNAN. — Max Jacob, HENRI HERTZ. — La Peinture, ANDRÉ THÉRIVE. — Quelques Peintres, ROGER ALLARD. — Encycliques, RENÉE DUNAN. — Plantin, CHRISTIAN. — L'expressionnisme, I. GOLL. Bois de DERAÏN, DOMIN, GALANIS, MAX JACOB et 25 reproductions de tableaux modernes.

L'édition de luxe comporte un bois gravé original sur chine de GALANIS

III

Art et Philosophie, DORA MARSDEN. — Poèmes, JEAN CHARAZAC. — Les hommes de la mort, JEAN MARVILLE. — Enquête sur l'Art Nègre. — L'affaire Dada, ALBERT GLEIZES. — La genèse des Chants de Maldoror, ANDRÉ MALRAUX. — Les idées de J.-K. Chersterton, A. B. — Les Mystères des Colonies d'Oullins, ROMAN, G. SÉRAPHIN. — Vlaminck, LÉON WERTH. — Matisse, G. DUTHUIT. — Le théâtre, G. SÉRAPHIN. — Encycliques, RENÉE DUNAN. — Bois de GALANIS et MAURICE VLAMINCK. Reproductions de tableaux de : BRAQUE, MATISSE, ROBERT MORTIER, VLAMINCK. Reproductions de Sculptures Nègres

L'édition de luxe comporte un pochoir original de LARIONOW

□□□

Numéro 1. Il reste quelques exemplaires ordinaires. Luxe épuisé. Numéro 2. Epuisé

Droits de traduction et de reproduction des textes et clichés réservés pour tous pays.

Il sera rendu compte des ouvrages adressés en double exemplaire.

Les auteurs sont seuls responsables de leurs écrits.

ÉDITION



ACTION

PRIX : 3 FRANCS